VOLUME XVIII.

Abonnements par la poste

CANADA.. .. .. $2.00
ETATS-UNIS et UNION POSTALE.. .. .. $2.00

LE NUMERO.. .. .. 5 sous

LE NATIONALISTE

JOURNAL DU DIMANCHE

Rédaction et Administration
43, RUE ST-VINCENT
MONTREAL
TELEPHONE : Main 7490
SERVICE DE NUIT :
Administration, Main 5182.
Rédaction, Main 5181.

REDIGÉ EN COLLABORATION

DROIT AU BUT

L'ORGANE DES JEUNES

Mytard, E. Bibliothèque de la Législature du Parlement. 1 avril 22

Les politiciens sont-ils des acteurs?

Un quotidien s'est récemment scandalisé de ce qu'un journaliste qui ne s'en laisse pas imposer par les députés et les ministres paraît croire que la majorité des politiciens sont des acteurs. Ce journal a crié au scandale et le journaliste s'est fait semoncer d'importance. La cause est entendue, faut-il croire, les politiciens ne sont pas des acteurs.

C'est à voir. Tous les politiciens ne sont pas, à coup sûr, des acteurs. Mais beaucoup de politiciens sont des acteurs. La simple lecture des lettres de John A. Macdonald, par exemple, démontre que ce grand homme conservateur se moquait joliment du public et ne se refusait pas, à un moment donné, à paraître hostile à une idée, pour que ses adversaires en prissent la contrepartie, après quoi il adoptait leur point de vue et, s'ils l'attaquaient, leur répondait par leurs propres arguments. Si ce n'était pas là jouer la comédie . . Et comment appelle-t-on les gens qui jouent la comédie, sinon des acteurs? Ce que la correspondance de MacDonald a révélé, la publication de la correspondance d'autres chefs politiques de notre temps et de notre pays le confirmerait quant à eux, si jamais cela se faisait. On a souvent vu, par exemple, des ministres que des querelles séparent, et qui ne se parlent guère, en particulier, tant ils sont adversaires, se faire en public des compliments abracadabrants, se lancer mutuellement des fleurs de rhétorique, après quoi, en petits comités, ils se traitent réciproquement d'égoïstes, d'imbéciles et se donnent des noms d'animaux. Si ce n'est là encore comédie, qu'est-ce?

* * *

Mais il n'y a pas besoin d'aller si loin dans le champ de l'observation. Et le journaliste qui, ayant prétendu que les politiciens sont souvent des comédiens, s'est fait tomber dessus, aurait tout aussi bien pu répondre à son contradicteur sur ce ton, s'il avait voulu riposter de tac au tac: "J'ai lu, depuis que je suis la politique, bien des journaux de toutes les nuances. J'en ai même feuilleté d'anciennes collections. N'ai-je pas cent fois lu dans le défunt *Electeur* de Pacaud et des Langelier que Macdonald était un farceur, un cynique plaisant, un faquin, un homme sans sincérité? J'ai donc eu tort de croire que l'*Electeur* disait vrai? Et pourtant, les libéraux du temps étaient convaincus qu'il disait la vérité. Qui m'a enseigné que Macdonald, que je n'ai pas connu, était un pareil acteur, sinon le père du journal même qui se scandalise de ce que je dise que plusieurs politiciens sont des acteurs?

"Plus récemment, j'ai cent fois lu dans le *Soleil* que des hommes politiques qui ne cherchaient pas le pouvoir, mais défendaient l'intérêt public, tel qu'ils l'entendaient, qui n'ont rien reçu du gouvernement du temps en fait de faveurs et ne lui ont rien demandé, étaient des ratés, des envieux, des farceurs, des détraqués, des fous et que leur manque de sincérité était évident. Cela était-il pour m'amener à conclure que leurs adversaires, qui ont eu, ou cherchaient des places, ou en avaient eu, s'étaient fait décorer, avaient collectionné les titres et les honneurs personnels, pouvaient être plus sincères et mieux que ceux qui ne demandaient rien, mais qu'on traitait tout de même de vulgaires comédiens, de batteurs d'estrades?

"D'autre part, combien de fois ai-je vu dans les gazettes bleues que les Laurier, les Lemieux, les Bureau, les Lapointe, pour ne parler que d'hommes publics contemporains, n'ont jamais été sincères, qu'ils servaient de façade à tel ou tel groupe de gros financiers, d'industriels généreux envers la caisse électorale, et le reste?

"Si j'en ai cru les journaux rouges, quant aux hommes publics bleus ou nationalistes, les journaux bleus quant aux députés et aux ministres rouges, j'ai pu en arriver à la conclusion que tous, sans exception, bleus et rouges, étaient des farceurs, des comédiens, et donc des acteurs. J'ai peut-être eu tort de prendre tout cela au mot, mais je défie qu'on me prouve qu'on ne l'a pas écrit sérieusement, dans un camp, des hommes de l'autre camp. Et l'on n'était pas sérieux, qu'a-t-on fait, d'accord avec maints politiciens, sinon jouer une comédie de bas étage, où l'on a voulu berner le public?"

* * *

La vérité, répétons-le, c'est que tous nos hommes politiques n'ont pas été des acteurs, mais que plusieurs ont feint, à telle ou telle époque de leur vie, de tels sentiments que leur manque de sincérité était éclatant, qu'ils ont masqué très souvent leurs véritables impressions, qu'ils se sont confondus en louanges publiques sur le compte d'hommes qu'ils méprisaient ou détestaient en leur for intérieur, que tels députés, qui ont vertement dénoncé, dans l'opposition, des actes de leurs adversaires, ont commis, dans les mêmes circonstances, une fois au pouvoir, les mêmes actes, ce qui était de nature à faire croire qu'un jour ou l'autre ils n'avaient pas été sincères et donc qu'un jour ou l'autre ils avaient feint la sincérité, comme des acteurs qui, tout en étant de joyeux drilles, se font parfois des visages de macaques attristés, où le rire perce malgré tout sous la poudre et le fard.

Il y a des hommes politiques sincères, à coup sûr. Ils sont trop peu nombreux. Ceux-là, on ne les voit pas feindre des sentiments qu'ils n'ont pas. En des temps où leurs idées sont impopulaires, ils n'en changent pas, ne les taisent pas, mais ils les expriment, ils les crient, au risque de se faire traiter de fous. Parce que le courant a changé, ils ne changent pas, ceux-là, l'orientation de leur barque. Ils n'arrivent pas à convaincre tous les gens de les suivre, mais ils restent fidèles à leurs principes, à leurs idées, à leurs théories, jusqu'à ce qu'on leur démontre de façon patente qu'ils ont tort de penser ainsi. Ils ne courent pas, ne cherchent pas les honneurs, les décorations, le pouvoir, les banquets de 1000 couverts, les comtés sûrs. Très souvent, ils ne sont jamais ministres, rarement ils restent longtemps députés, toujours ils défendent leurs idées sans dévier de leur recherche du bien public. Ceux-là, quoi qu'on doive penser d'eux, de leurs théories, de leurs principes, ont droit à ce qu'on reconnaisse leur sincérité. Ce ne sont pas les moins insultés, les journaux ministériels laissent clairement entendre que ce sont les plus fous, les seuls détraqués, les plus excentriques. Ils ne jouent qu'un rôle, toute leur vie, celui de serviteurs de l'intérêt public. Ils s'y épuisent, et, s'ils disparaissent un jour, on entend dire que, malgré tout leur talent — on reconnaît enfin, leur sincérité, on finit par admettre, s'ils n'y sont plus, — ils n'ont rien fait, rien accompli, parce qu'ils n'ont jamais ou presque jamais reçu des honneurs, qu'ils les ont écartés, et qu'au maroquin des ministères, ils ont préféré la voie âpre et solitaire du désintéressement.

Ceux-là ne sont pas des comédiens. Mais combien sont-ils?

Jean LABRYE.

Propos du dimanche

LA NOUVELLE LOI DE LUSTUCRU

— *"Quant à moi, je réglerais vite cette histoire de dette de guerre, si on me laissait faire et si j'étais ministre des finances", me confiait tantôt Lustucru.*

Vous connaissez sans doute Lustucru, — un petit bonhomme chauve, barbu, de poil roux, de nerfs très ardents, grand brasseur d'affaires. C'est lui qui a lancé cette grande machine des Fromages lunaires. — *Lustucru avait eu l'idée de découper la lune en fromages multicolores, — l'emprunt des* Boutons Salés — *une affaire de boutons d'habit de toutes sortes faits de sel marin, et qu'on jetait simplement dans sa soupe ou qu'on pulvérisait d'une chiquenaude dans son assiette, ce qui aboutissait à la suppression pure et simple des salières,—et surtout cette merveilleuse affaire des* Pneus désaltérants *qui n'a pas marché longtemps, parce que M. Hughes, à Washington, s'est avisé que ces nouveaux pneus pouvaient bien être de l'alcool solidifié et mis en boudins élastiques, ce qui était le cas, mais qui a eu tant de réussite que, le premier jour, il s'en est vendu 360,000 douzaines à des prohibitionnistes américains et aux membres de la* Lord Day Alliance, *tous désireux de faire des analyses chimiques poussées à fond, où ils se sont joliment piqué le nez.*

— *"C'est comme ça, je te dis. Si j'étais Fielding, moi, j'aurais réglé vite la question de la dette de guerre. Deux ans et ça y serait."*

— *"Ton plan, vite, ton plan, que je le communique au public", dis-je, sentant que je tenais là une information de première grandeur. Car lorsque Lustucru a une idée, elle n'est pas banale. Et puis, la dette de guperre, par le temps qui court; ça coûte cher.*

— *"Mon plan, mais il est simple, vieux. Assieds-toi, déguste-moi cette bière délicieuse, faite de savon, de résine, d'eau de vaisselle et de jus de torchon, qu'on vend partout sous le nom d'*Import Bear, *sans doute parce qu'elle emporte le gosier, qu'elle a des griffes, et écoute-moi."*

Je m'assis, je tirai mon carnet de note, pris le bock que Lustucru fit signe au commis de la buvette Rachetrot de m'apporter, et j'écoutai.

— *"Nous devons deux milliards et demi, commença Lustucru. Pour des gens ordinaires, pas moyen de sortir de ça. Mais moi, j'ai le secret. Supposons que je sois Fielding, — et surtout, pas d'interruptions, ou je f... le camp! Je suis Fielding. Je vois le trou de la dette. Je le bouche. Ca n'est pas long. D'abord, je décrète que le gouvernement fédéral seul pourra faire le commerce d'alcool, de bière, de vin, d'eau savonneuse, d'eau ordinaire, — puisqu'il y a un bonhomme qui a découvert aux États-Unis qu'on peut s'enivrer avec de l'eau, l'eau est donc une boisson enivrante, — et puis j'embouteille tout ça en petites bouteilles d'une chopine, pas plus, pas moins. On veut boire? Je vends tout ça le même prix, 50 sous la bouteille. Pas cher, mon vieux, pour que tout le monde en ait. Le vin, le scotch, les liqueurs fines, ça me coûte plus que 50 sous la bouteille, mais il y a l'eau de boisson, mon vieux, qui me coûte bon marché. Si c'est de l'eau pour la toilette qu'on veut, je mets le savon dedans, tout prêt, pour qu'on ne la boive pas, et je la vends 40 sous. Je détaille des millions et des millions de bouteille par semaine. Pas de salaires à payer, sauf à la commission, composée de 50 membres,—des gens qui ayant été députés, ont des économies qui me permettent de les payer bon marché. Des vendeuses automatiques livrent les bouteilles, dans chaque petit village. On met sa pièce d'argent, on pèse, la bouteille sort, on s'en va. Si on est Américain, on ne peut pas s'approcher de la machine à vendre sans mettre d'abord une pièce d'argent d'une piastre dans une autre machine à compter que j'ai inventée et qui ne laisse passer son homme que s'il a payé sa piastre...*

— *"Mais comment la machine sait-elle que c'est un Américain ou un Canadien?*

— *"Facile. J'ai inventé un appareil devant lequel il faut poser une seconde et dont le déclic, devant une tête américaine, fait basculer... Mais je t'expliquerai une autre fois, c'est un peu compliqué. Donc, un Américain paie $1.50. Et, du premier coup, il tire immanquablement une bouteille d'eau. Il recommence, ça fait tout de suite $3. Et s'il veut me frauder en faisant acheter sa bouteille pour 50 sous par un Canadien, brrr, $1000 d'amende, six mois sans boire, pour l'intermédiaire, et, pour le Yankee, obligation d'acheter 1000 bouteilles d'eau à $3.*

"Au bout d'un an de commerce, j'ai un milliard,—tous les Américains et tous les Canadiens ont soif — un milliard de profit. Dans deux ans j'ai mon compte, la dette est payée, le pays, libéré, les rouges au pouvoir jusqu'à la fin des temps...

— *"Mais le gouvernement Taschereau, mon vieux, qu'est-ce-qu'il va dire si tu lui enlèves sa taverne comme ça, si tu empêches la province de faire toute seule le commerce d'alcool à son profit, pour le Canada?*

— *"Tu sais, le gouvernement Taschereau, je lui règle son cas. Avant de commencer mon commerce fédéral, j'envoie le premier ministre à la Cour suprême, je mets Perron dans le chemin, — puisqu'il est ministre des routes, qu'il les visite, — je prends Mercier avec moi, puisqu'il a été à la commission des eaux courantes, je mets Galipeault entre Gompers et Gérard Tremblay, — ils s'arrangeront entre eux, et les autres, je les mets dans ma commission."*

Lustucru ne m'a pas convaincu. C'est peut-être qu'il ne m'a pas encore offert de place pour défendre son plan dans l'Étoile du soir.

K. NARDEAU.

LE FRANÇAIS AUX CANTONS DE L'EST

Les vacances terminées, on rentre en ville frais et dispos. Le revoir des parents et amis, le délassement du chômage, l'oubli du labeur quotidien, l'admiration de la grande nature, tout a concouru à la réfection de notre santé physique et morale.

Lorsqu'on médite sur ces beaux jours trop tôt envolés, on se prend parfois à faire des réflexions salutaires. Cet examen porte, dans mon cas, sur la langue française, sur le respect dont nous devrions l'entourer, sur les affronts qu'elle subit même dans la province de Québec, boulevard du verbe de nos ancêtres en Amérique.

Quand on a vécu plusieurs années dans cette partie de la province qu'on désigne vulgairement sous le nom de Cantons de l'Est, quand on y est retourné plusieurs fois en promenade, on est en état de parler un peu en connaissance de cause de la manière dont on traite notre langue dans cette région.

D'abord, il est pénible de constater que dans cette partie du Québec, peut-être plus qu'ailleurs, les noms de nos paroisses placées d'ordinaire sous le vocable d'un saint que l'Église honore, traînent, comme un boulet, un compagnon purement anglo-saxon. Pas n'est besoin de citer beaucoup d'exemples; des étrangetés telle que Saint-Victor-de-Tring, Saint-Evariste-de-Forsyth, Sainte-Cécile-de-Whitton, Saint-Sébastien d'Aylmer, etc., frappent trop l'oreille ou le regard pour qu'il faille en allonger la liste. Il faut se résigner à cette anomalie, puisque ces qualificatifs de nos paroisses sont l'appellation des cantons. La chose est tout de même regrettable. Cela nous rappelle que nous sommes en pays conquis et administré par messieurs les Anglais.

Mais là où notre tort commence, c'est dans l'usage d'un vocabulaire anglophone aux magasins et chez les cultivateurs. Il serait trop long d'entrer dans les détails. L'abbé Blanchard et d'autres amis de la langue française se sont chargés de relever les multiples angliscismes de notre langage.

Comment ces expressions anglaises se sont-elles infiltrées dans les Cantons de l'Est? Il y a de multiples raisons. D'abord, l'isolement où se trouvèrent nos pères après la cession du Canada à l'Angleterre; puis, l'inondation des catalogues et prospectus des maisons de commerce anglaises; enfin, la proximité des chantiers du Maine où les jeunes gens de Beauce, Frontenac, Compton et Sherbrooke se rendent pendant la saison d'hiver. Au printemps, ils reviennent avec trois ou quatre cents piastres dans leurs goussets et aussi... avec une ample provision d'anglicismes qu'ils distribuent abondamment sur leur passage et au foyer. Il s'ensuit que les outils et les animaux sont souvent désignés par des mots de consonnance anglo-saxonne.

La réaction se fait cependant un peu sentir. Les Cantons de l'Est bénéficient de la campagne qui se mène dans la province depuis une vingtaine d'années en faveur du français. Un curé de la région déclarait récemment qu'il est plus facile maintenant d'obtenir du français dans les établissements commerciaux de Sherbrooke et de Mégantic. Un point sur lequel il reste beaucoup à faire, c'est celui des enseignes. On semble croire avoir plus de succès en annonçant sa maison avec un écriteau rédigé en anglais. C'est stupéfiant! On est étonné aussi de lire certains horaires. Les noms des localités les plus canadiennes-françaises y sont traduits en la langue de Shakespeare.

Mais le remède, direz-vous? C'est la réaction lente, mais persistante, la propagande des tracts du bon langage et des journaux qui surveillent leur rédaction, c'est surtout l'exemple. Que le villégiateur instruit conseille le paysan à ce sujet, qu'il ne manque jamais lui-même de s'adresser d'abord en français dans les gares, et dans les hôtels. La goutte du parler français finira par triompher de la couche de calcaire anglais.

PROTAIS.

INCONVÉNIENTS DES MAISONS DE VERRE

Le *Canada* de mercredi publiait la spirituelle petite note qui suit :

"Ayant voulu parler au congrès des métiers et du travail, le sénateur Robertson, ex-ministre du travail dans le cabinet Meighen, ne fut pas reconnu et on lui demanda son nom.

"Ce n'est pas étonnant. Le sénateur Robertson ayant détenu un portefeuille bien qu'il n'ait jamais été élu par le peuple pouvait s'attendre à ce qu'on ignorât comme dans la chanson, "son nom et sa naissance".

Le public ne se doute pas du retentissement bizarre de ces notes malicieuses qu'il lit avec plaisir. Nous parierons fort que la publication de celle-ci a soulevé une tempête téléphonique. Certain gros politicien qui a coutume d'émailler sa conversation de noms pieux a dû saisir le téléphone et sonner le directeur dans le sens correct et canadien du mot.

— "T..... êtes-vous payés, vous autres, pour m'engueuler?

— "Qui parle s'il vous plaît?

— "Le ministre de la voirie, B.....

— "Vous voulez rire. Personne ici, je vous l'assure, ne songe à vous engueuler.

— "Avez-vous relu votre petite note sur Robertson?

— "Non. Mais elle était bien inoffensive.

"Inoffensive pour lui, certes, mais pas pour moi. Je crois ma foi du Bon Dieu que vous êtes assez sot pour n'avoir point fait exprès. Vous vous moquez de Robertson qui détenait un portefeuille tout en n'étant pas membre de la chambre basse. Mais quand donc apprendrez-vous quelque chose sur la politique de Québec? Où siège donc le ministre de la voirie? C'est des paroissiens comme vous autres qui ridiculisez le gouvernement. Ça ne me surprend pas. Taschereau a été aussi malmené que moi. Vous souvenez-vous d'une certaine conférence à Québec sur les principes du libéralisme où le conférencier, qui ne vous était pas étranger, reprochait à M. Meighen de s'être fait choisir à la fin d'une session, en réunion secrète, par les députés et les sénateurs unionistes seulement comme chef du parti libéral - national - conservateur? Vous vous rappelez peut-être la tête que fit Alexandre qui avait été choisi, lui, par son oncle tout seul."

Et ce jour-là, la compagnie dut sans doute réparer l'appareil téléphonique de celui qui venait de g..... de la sorte.

TUTURLU.

JAMAIS LE PEUPLE N'A ÉTÉ CONSULTÉ

AU SUJET DE L'ÉTATISATION DU COMMERCE DE L'ALCOOL.

Un correspondant de la *Gazette* écrit à ce journal que la population du Québec s'est prononcée, lors du referendum, pour le vin et pour la bière, mais contre les alcools forts.

Le *Canada* réplique : "Le lecteur en question fait erreur. Le plébiscite comportait un choix entre le vin et la bière d'une part et la prohibition totale de l'autre; cette dernière a été rejetée par une immense majorité".

D'accord. Mais peut-on nous dire en quoi le correspondant de la *Gazette* a tort? Au moment du plébiscite, de l'aveu même du gouvernement, les trois quarts au moins de la province étaient prohibitionnistes. Il n'existait que des îlots ici et là dont un seul important — Montréal — à raison du chiffre de sa population. La ville de Québec elle-même était 'sèche".

Le gouvernement, effrayé de l'ampleur et de l'insensité de cette sicit , résolut de sauver la situation pour ses amis les brasseurs et ses amis les marchands d'alcool. Il proposa donc un referendum qui mettait sous contrôle la vente des spiritueux et laissait libre la vente des vins et des bières. Le peuple, il est vrai, ne vota pas la prohibition absolue mais il vota pour la vente libre du vin et de la bière et la vente des boissons alcooliques sur prescription, ce qui correspond à la prohibition dans les autres provinces. Jamais il ne s'est prononcé pour un autre régime et le *Canada* serait bien en peine de le démontrer. La vérité c'est que le contrôle illusoire par l'étatisation de la vente de l'alcool, imposé par le gouvernement en 1921, n'a jamais été voté par la population. La seule occasion que celle-ci aura de se prononcer sur ce régime ce sera d'ici un an lors des élections générales et il se pourrait bien que le gouvernement s'aperçût que la loi Taschereau n'interprète pas fidèlement la volonté populaire.

* * *

Il est certain que la situation est difficile. Le commerce libre offre des dangers, mais la loi ne les a pas supprimés. Elle a empêché certains commerçants de gros et certains débitants de continuer de s'enrichir qui ne se sont enrichis que parce que le gouvernement fermerait les yeux sur les violations de la loi. Les ouvrir c'eût été surprendre dans une position compromettante un trop grand nombre de ses partisans, voire de ses soutiens au parlement.

Par contre, la loi actuelle n'a pas donné ce qu'elle promettait. Le *bootlegging* a changé de place, mais il se pratique quand même. Dans les paroisses-frontières, il est en train de démoraliser la population. La loi ne permet pas d'acheter plus d'une bouteille à la fois, mais comme à Montréal il y a quarante dépôts au moins et qu'il est loisible d'acheter une bouteille par dépôt à la fois on aperçoit tout de suite quelle c ueillette représente une tournée des dépôts faite à six ou sept. Un curé le disait récemment : dans sa paroisse les jeunes filles et les femmes prêtent la main à ce commerce de contrebande sans que la commission paraisse s'en émouvoir, bien que la loi interdise formellement d'acheter de la boisson dans les dépôts de l'État pour la revendre. Les résultats moraux sont effroyables.

* * *

La qualité de la boisson s'est-elle beaucoup améliorée comme on le promettait? Le cognac en si constant usage chez les malades fut longtemps après l'entrée en fonctions de la commission considéré inbuvable. On ne l'aborde encore qu'avec la plus grande méfiance et souvent l'estomac refuse de digérer ce qu'accepte le palais dupé. Le haut prix des alcools encourage le commerce clandestin et le commerce clandestin répand sur le marché des poisons.

Au cours de la dernière session, à Ottawa, nous avons entendu un député libéral offrir de l'alcool de grain à ses collègues à dix piastres le gal on. La commission, disait-il, le vendait vingt piastres ou plus. Ce député, homm très honorable, ne se donnait il va de soi, pas comme commerçant d'alcool; mais il "connaissait les places". Il assurait que dans son comté, situé en pleine ville de Montréal, d'anciens marchands patentés prenaient les commandes de porte en porte et livraient le lendemain ouvertement, sans gêne, la quantité achetée. Ce commerce, disait-il se fait avec tant de désinvolture que je ne puis me figurer qu'on l'ignore en haut lieu.

Les députés fédéraux qui ont besoin, dans leurs comtés, de *wisky* blanc furent heureux d'apprendre cette nouvelle et enfreindront eux-mêmes, si leur camarade leur a dit la vérité, la loi des liqueurs. Au reste, celui-ci leur a garanti, pour les rassurer, que cet alcool, sans être du surfin, est potable, ne tue pas son buveur.

Est-ce là le contrôle du commerce?

* * *

De plus en plus on constate le pouvoir sans limite que le gouvernement s'est attribué, l'influence immorale qu'il s'est acquise. Autrefois dans les municipalités rurales, sauf Montréal et Québec, les patentes étaient accordées aux hôteliers par les conseils municipaux. Elles sont maintenant du ressort de la commission et constituent une arme politique efficace dont on ne manquera pas de se servir dans les élections.

Le gouvernement s'efforce aussi d'accumuler des surplus de plus en plus considérables. Ce n'est pas pour éteindre la dette de la province qui monte, mais pour multiplier ses octrois, accroître le patronage et décupler le nombre de ceux qui émargent au budget.

Le gouvernement, lorsque viennent les élections, est comparable à un accusé condamné à subir son procès. Les électeurs sont le jury. Comment veut-on que l'on puisse trouver des électeurs entièrement détachés, impartiaux, quand le gouvernement répand partout son or multiplie le nombre de ses protégés, fait servir à l'édification de sa popularité l'argent maudit qu'il retire de l'ivrognerie nationale ou étrangère.

Dans quelques années il aura fait du peuple de la province de Québec un peuple de fonctionnaires, craintifs, peureux, serviles. Il aura ruiné les belles qualités d'initiative d'un peuple fier et aventureux. Tout sera fonction du gouvernement. On n'osera rien faire, rien dire, rien lancer sans le gouvernement. Il est temps que cela s'arrête et que pendant qu'il est possible encore de former un jury impartial, on juge à son fond cette loi des liqueurs et qu'on exige du gouvernement au moins des modifications qui restitueront l'automie des municipalités.

Dans la Colombie britannique, la situation n'est pas la même. Le gouvernement partage ses revenus avec les municipalités. Ici le gouvernement qui ne paie pas de taxe d'affaires, qui ne paie aucun impôt de quelque sorte que ce soit, prend tout pour lui. Il veut disposer de toutes les ressources pour corrompre les électeurs.

N'a-t-il pas déjà mis la main sur presque toute la presse française quotidienne qui moyennant finance, publie en matière à lire, l'éloge de sa splendide politique de colonisation — laquelle au reste, est dix ans en retard sur les réclamations de l'opposition?

N'en déplaise au *Canada*, le gouvernement n'avait, pour instaurer l'étatisation du commerce de l'alcool, mandat de personne et les électeurs ont le droit de juger sa politique, lors des prochaines élections générales et de la condamner s'ils y voient clair.

VINDEX.

Il nous fait connaître

Le livre de Louis Hémon fait son oeuvre. Il nous fait connaître.

Hâtons-nous d'élever le monument promis.

Une revue de France, l'"Idéale Jeunesse" publié dans sa dernière livraison — août, p. 316 — l'extrait de la lettre d'une dame française très sympathique, à une Canadienne : "Je sais, lui dit-elle, que vous "habitez le Canada. J'ai lu **Maria "Chapdelaine**. D'après ce livre, j'en "ai conclu qu'il fallait être bien cou-"rageuse pour vivre dans un tel "pays avec un tel client."

Un autre écrit à un de nos hommes d'affaires, très en vue, pour lui dire que Maria Chapdelaine lui a révélé bien des choses, mais qu'il ne croyait pas, que "nos médecins fussent si ignorants et si frustes."

PICHENETTES

Pas si bêtes après tout les *beluets* du Lac Saint-Jean.

Une dépêche de Québec annonce que la valeur totale de la récolte sera de $200,000. C'est-à-dire que les producteurs ou plutôt les cueilleurs toucheront cette somme. Les consommateurs paieront au moins le double.

Franchement la presse stipendiée manque de zèle car nous n'avons encore lu ni dans le *Soleil*, ni dans le *Canada*, ni dans la *Presse*, ni dans la *Patrie*, une note flatteuse à l'adresse de M. Caron, ministre de l'agriculture, le félicitant de cette belle récolte et de l'habileté et du tact dont il a fait preuve en s'assurant la collaboration de la Providence.

* * *

Dit le *Canada* : "Deux libéraux se font la lutte dans Saint-Jean et les électeurs seront appelés à faire leur choix.

"Le parti conservateur n'a pas jugé à propos de présenter un candidat, pas plus qu'il ne l'avait fait dans Kamouraska ou dans Vaudreuil-Soulanges; le bloc du 6 décembre n'est pas entamé."

Il n'est pas entamé sauf par des libéraux. M. King et M. Gouin passent pour des libéraux tous les deux et vous verrez un jour ce qu'ils feront au bloc libéral d'Ottawa.

* * *

Le docteur Rowntree est un malfaiteur. Il vient de prouver que l'eau absorbée en trop grande quantité enivre hommes et animaux. Le gouvernement de Québec nous a déjà enlevé le contrôle des compagnies d'éclairage, le contrôle du tramway, il enlèvera bientôt son aqueduc à cette pauvre vache à lait de Montréal.

* * *

C'est pour le coup que les demi-abstinthèmes vont cesser de mettre de l'eau dans leur vin.

* * *

Nos bons amis anglais qui, après une cuite grimpaient, disaient-ils, sur la *water wagon* étaient conduits par un sûr instinct.

* * *

Les prohibitionnistes torontoniens refuseront après cela de se baigner. Se mouiller les pieds a ses dangers comme on voit.

* * *

Le *Soleil* reproche à M. Sauvé ses violences de langage.

On sait que la feuille québecoise est l'impartialité même et qu'elle protesta avec véhémence contre la conduite des émeutiers de Saint-Roch, plus tard, des émeutiers de Saint-Hyacinthe et, enfin, au début de la guerre, contre la soldatesque d'Ottawa qui faillit se porter à des voies de fait contre le directeur du *Devoir*.

Mais, au fait, quelque collectionneur voudrait-il nous fournir une liasse de ces articles? Nous les avons cherchés sans les trouver dans la collection du *Soleil*.

* * *

Le *Soleil*, pour un vainqueur, a mine refrognée. Serait-il vrai, comme on le dit, que tout le monde concède la victoire libérale dans Labelle sauf les libéraux eux-mêmes, *in petto*?

On a trouvé une formule cruelle pour le candidat conservateur, mais fidèle à la vérité des faits : "L'élection de Labelle établit à la fois l'impopularité du candidat de M. Sauvé, dans les endroits où il était le mieux connu, et l'impopularité du gouvernement—partout."

* * *

La princesse Marie doit fuir les photographes. Autres pays autres mœurs. Ici ce sont les photographes qui doivent fuir nos belles mondaines désireuses de pénétrer dans le journal par l'objectif.

* * *

Les modes changent : on dit que les robes allongent. Dans quelques années d'ici, si l'habillement l'emporte sur le déshabillé, celui qui parlera de la rondeur de mollets de Mlle Unetelle passera pour un goujat; et pourtant il pourra exhiber, comme pièce justicative les photographies parues de 1920 à 1921 dans les gazettes où Mlle Unetelle exhibait les dits mollets ronds à cent mille lecteurs libidineux.

LUNDI :

Le "Devoir" publiera, lundi, un article de M. Henri Bourassa : "Les débuts de la rupture" — Clemenceau au Capitole — Lloyd George aux gémonies — La France en quête d'alliés".

IRISH NEWS SUPPLEMENT

(See page 4)

JOHN BULL ET COMPAGNIE

Lettre d'un mésopotamien — Comment les Anglais se sont aliéné les Mésopotamiens — Le couronnement buffon de Fayçal.

La France a le droit de connaître ce qui se passe en Mésopotamie, pays où elle est avantageusement connue depuis des siècles, où sa langue est parlée par beaucoup et dans lequel son commerce florissait avant la guerre, autrement que par les télégrammes fantaisistes que font publier les Anglais pour égarer, semble-t-il, l'opinion publique chez eux et leurs voisins. Un Mésopotamien depuis peu à Paris, a trouvé bien triste de lire dans la presse française deux télégrammes reçus de Londres et publiés à Paris. Le premier a été donné par le "Temps", il y a plusieurs semaines, et affirmait au moment des derniers troubles de Damas, "que les Arabes de Syrie en arrivaient à désirer le mandat britannique qui pesait si légèrement sur les épaules de leurs confrères de Mésopotamie"; le second était contenu dans la "Croix" du 23 mai et disait: "Le roi Fayçal demande que le mandat britannique sur la Mésopotamie ne soit pas proclamé pour les raisons suivantes:

"Les idées arabes seraient blessées par l'idée d'une tutelle contenue dans le terme: mandat.

"D'autre part, il existe un certain ressentiment contre l'administration militaire anglaise à la suite de diverses insurrections et de l'introduction en Mésopotamie de fonctionnaires indiens qui ignorent l'arabe. La population de Mésopotamie est travaillée par les agitateurs nationalistes syriens et elle s'inquiète du sort de la majorité arabe en Palestine.

"Le roi Fayçal prétend tenir toujours au concours matériel et moral de la Grande-Bretagne, mais il réclame un système différent du protectorat égyptien, maintenant aboli, et il veut la suppression du mot et du système mandat."

La vraie situation en Mésopotamie: les Anglais détestés

L'auteur de ces lignes veut faire remarquer, tout d'abord, la contradiction, non déguisée, qui existe entre ces deux informations anglaises dont l'une affirme pour souligner les quelques troubles de Damas, que le protectorat britannique pèse très légèrement sur les Arabes de Mésopotamie! mais dont la seconde quelques semaines après, avoue, soi-disant, par la bouche de Fayçal, que les Mésopotamiens ne veulent pas entendre parler de ce même mandat britannique, proclamé si légèrement auparavant? Des informations de ce genre sont-elles sérieuses et dignes d'un grand peuple?

Les faits, cependant, les faits réels, démentent l'une et l'autre des dépêches anglaises; toutes les deux sont tendancieuses et possèdent, pour prouver leur origine commune, leur note anti-française.

Quelle est donc la vérité au sujet de la Mésopotamie? Ce pays n'a jamais pu être envié, contrairement au premier télégramme, par les Arabes de Syrie parce que, bien avant l'occupation française de la Syrie, le mandat anglais était détesté et haï. Pour ne citer que quelques preuves plus marquantes parmi des centaines d'autres: Pour la Noël 1917 (Bagdad avait été pris aux Turcs le 11 mars de la même année), tous les soldats anglais avaient ordre de ne rien accepter de la population comem boire ou manger et de ne se rendre aux offices de la nuit que par groupes et armés. Que semblait-on craindre en prenant de telles mesures? Une seule et unique chose: on avait peur que la population, qui avait accueilli pourtant, en mars, les troupes anglaises avec des transports d'enthousiasme, ne voulût tenter d'empoisonner ces mêmes soldats!..

Au printemps 1920, une révolte générale des tribus détruisait le chemin de fer de Barsrah Bagdad. Bagdad-Khanaikn, massacrait officiers politiques et postes militaires, s'avançait vers Bagdad qu'il s'agissait d'encercler et mettait en péril les troupes d'occupation de Perse et de Haute-Mésopotamie. Les Arabes voulaient chasser les Anglais de leur pays et les chefs de la révolte se trouvaient à Bagdad. Quand les Anglais, informés enfin des agissements de ces derniers voulurent les saisir, l'indiscrét'on de leur police arabe fit avorter la tentative.

Ces deux faits seuls prouveront nettement et par eux-mêmes, que l'animosité antianglaise des Arabes de Mésopotamie est plus vieille que les troubles de Damas et que parmi les raisons, soi-disant du roi Fayçal pour affirmer que le mandat britannique ne serait pas accepté en Mésopotamie, celle qui vise l'administration militaire pour la rendre responsable d'avoir réprimé durement la dite révolte, n'est guère acceptable. Demandons-nous donc quel est le ou les vrais responsables du mouvement antianglais qui porte les Mésopotamiens à refuser, de façon à ne plus pouvoir être nié, le mandat de l'Angleterre. Cette raison est importante à conaitre aussi bien pour la France que pour son alliée.

Les causes de l'animosité antianglaise: les officiers politiques

La véritable cause de cette situation ne se trouve pas dans celles que l'on fait publier par Fayçal aujourd'hui, et la preuve en a été donnée par les Arabes mêmes dans la révolte générale à laquelle nous avons fait allusion. Elle appartient à ceux sur lesquels l'acharnement arabe est toujours tombé plus violent, et ces derniers ne sont ni les vrais officiers anglais ni même les simples indiens qui les servaient, ce sont les officiers politiques qui n'avaient de militaire que le costume. C'est, en effet, en raison de leurs fonctions civiles que ces officiers politiques furent détestés et haïs, puis massacrés. Or ces derniers appartenaient aux cadres de l'administration indienne, employaient les méthodes en usages aux Indes, méthodes vexatoires, arrogantes et tyranniques que l'avachissement des races de l'Inde avait pu supporter, mais auxquelles la fierté arabe n'entendait pas se plier. Le mot d'ordre, pourtant, fut de les imposer par la force et par la peur, et de briser quiconque tenterait de résister. Bien mieux, beaucoup d'officiers politiques, pour témoigner davantage de leur mépris pour les Arabes, s'étaient entourés d'Indiens par lesquels toutes les affaires devaient passer. Les Mésopotamiens, alors, sentant le désir anglais de la soumetre aux Indiens, race déclarée inférieure par leur Coran à cause de leur paganisme ou de les traiter comme des Indiens, organisèrent la révolution qui s'opèra au cri: "L'Angleterre nous veut soumettre aux Indiens ou nous traiter comme eux, morts donc aux Anglais". Si Londres avait connu ce cri et deviné les dangers de la politique que l'on suivai en son nom, elle aurait pu s'épargner des pertes matérielles considérables, et le sang de beaucoup de ses fils; mais, ne sachant pas le vrai, le Parlement anglaisr remit le pouvoir aux autorités militaires qui, pour sauver la situation, durent recourir aux armes et noyer la révolte arabe dans le sang arabe.

La paix faite, pourtant, l'armée remit ses pouvoirs à l'autorité civile, la même qui, par ses actes, avait provoqué les mécontentements arabes, et Londres ne changea qu'un homme rendu responsable des événements, quand il n'avait suivi que la voie politique mise en mouvement par sir Percy Cox, momentanément envoyé à Téhéran pour y édifier le traité anglo-persan, qui devait si magistralement échouer devant l'opinion persane, après avoir été signé par le shah. Sir Percy Cox reprit donc ses fonctions de haut commissaire à Bagdad, avec le sentiment que la politique française avait empêché d'aboutir en Perse son fameux accord anglo-persan, son oeuvre personnelle. De là provint la volte-face anglaise remarquée en Mésopotamie: la politique indienne serait mise de côté pour être remplacée par le pan-arabisme, cher au colonel Lawrence et à ses amis. La Mésopotamie en possède, et l'on décida un royaume arabe à la tête duquel serait placé Fayçal descendu du trône de Damas depuis peu.

Comment fut constitué le royaume arabe de Mésopotamie

La préparation de ce coup d'Etat était difficile; mais, pour des gens habitués à s'imposer par la force et par la peur, et que les événements n'instruisent pas parce qu'ils savent éluder les sanctions en rejetant sur les autres les fautes dont ils sont les auteurs, elle ne sembla pas impossible.

Le haut commissaire parla donc d'indépendance arabe, et nomma un ministère selon ses vues, faisant choix de personnages qui sauraient se laisser conduire par les conseillers adjoints qui leur étaient imposés, et qui, Anglais éprouvés, les garderaient dans la voie désirée. Les journaux parlèrent alors de l'émir Fayçal comme roi possible de la Mésopotamie, et les officiers arabes qui avaient servi dans l'armée du même Fayçal, roi de Syrie, furent appellés d'Egypte pour préparer l'opinion à Bagdad. Ils vinrent dans cette ville ensemble, avec leurs familles et furent reçus presque officiellement. En même temps qu'eux, mais par le désert, arrivèrent de Syrie quelques journalistes qui avaient défendu, sans grand succès d'ailleurs, l'émir arabe qui s'était créé lui-même roi de Syrie pour combattre la France. Dès lors, Bagdad entendit chanter les louanges de Fayçal, et connut une flore admirable d'articles antifrançais. Qui osait ne pas faire chorus dans le double concert, mene en même temps en faveur de Fayçal et contre ses ennemis, était sûr d'exciter les colères anglaises, et de s'exposer à des vengeances que rendait faciles la vieille proclamation de l'état de siège, non encore abolie. D'autre part, comme la population de l'Irak savait que la main anglaise était lourde et prompte — quelques arrestations allaient le démontrer—la population se tut, apprit que des télégrammes avaient été lancés au roi Hussein, du Hedjaz, pour lui demander son fils pour la Mésopotamie, que ce dernier avait accepté de l'offrir et, peu après, qu'un bateau spécial prenait Fayçal sur la côte arabique de la mer Rouge, et le déposerait bientôt en Mésopotamie. Il venait, disaient les journaux officiels et officieux, comme un illustre pèlerin pour visiter les tombes du gendre et des neveux de Mahomet, en Mésopotamie. La duplicité de ces nouvelles était connue de tous et excitait l'opinion; aussi, pour la calmer, le gouvernement de sir Percy Cox avait permis que les chefs de l'ancienne révolte, condamnés par défaut, eussent la joie de revenir avec l'heureux pèlerin dont, par des procédés si généreux, on prétendait soigner la popularité.

La ville de Basrah, la première visitée par Fayçal, ne s'émut pas outre mesure de son arrivée, et celles de Nedjef, Kerbelah et Coufa furent encore moins excitées.

Fayçal impopulaire parce qu'il est l'homme des Anglais

Pourquoi lui boudait-on de partout? Etait-ce à titre d'étranger et de Sumite, que le futur roi Fayçal était méconnu? Non, les Arabes détestaient cet émir sans le connaitre, parce qu'il était l'homme que les Anglais voulaient imposer et qui serait leur serviteur. Déconcerté dans ses plans, en raison de la froideur générale, le haut commissariat ordonna une manifestation monstre à Bagdad, par l'intermédiaire de son ministère arabe, et, pour l'avoir plus belle, il retarda même l'arrivée du train princier, mais la population, dont la curiosité avait pourtant été excitée par les préparatifs grandioses exécutés sous les quolibets de beaucoup, si elle vint en foule pour voir Fayçal, resta dépourvue de tout enthousiasme à son passage. Il fallut exciter ses cris et ses bravos, mais, malgré les efforts prévus et accomplis, rien ne vibra dans les coeurs. Etait-ce cette population qui voulait Fayçal comme roi et l'avait appelé dans ce but? Ceux qui avaient intérêt à le dire, parce que ce futur roi devait être leur créature et qu'ils allaient proclamer peu après que l'émir arabe avait obtenu 95 pour 100 des voix de la population, oseront l'affirmer!

Ce qu'ils ne disent pas, c'est que, avant l'arrivée de Fayçal en Mésopotamie, Said Taleb, ministre de l'intérieur, avait dramatiquement été arrêté par la police anglaise et, sans jugement, exilé à Ceylan. Son crime?... Il avait consisté à prétendre que les Arabes ne voulaient pas de Fayçal comme roi et qu'il ne leur serait pas imposé. Bien mieux, l'officier politique, qui était son conseiller et avait pris l'intérim de ce ministère, devait être brisé aussi pour avoir pensé et dit que les Arabes n'étaient pas forcés d'élire l'émir pour leur roi.

Le tout, cependant, aurait été moins mal, si, après avoir violenté l'opinion publique pour obtenir l'élection de Fayçal, on avait donné à ce dernier la liberté d'agir pour attirer l'affection publique, mais il n'en fut rien, car dans la pensée anglaise Fayçal ne devait être qu'un roi de façade s'il ne voulait pas s'exposer à être brisé une seconde fois. Oui, il est entendu, le fantôme de roi se laissa faire et se laissera faire, mais qu'il ne prétende pas, dès lors, gagner l'opinion à sa cause: on ne le veut pas et on ne le voudra jamais tant qu'il sera l'instrument anglais. Pour n'avoir pas su le deviner, le haut commissariat britannique doit faire avouer aujourd'hui au même Fayçal que le mandat anglais ne sera pas accepté dans l'Irak. On lui fait ajouter, il est vrai, qu'il prétend toujours tenir au concours matériel et moral de la Grande-Bretagne, et ce dernier point peut être exact en ce qui le concerne, lui, Fayçal, mais le peuple mésopotamien souhaite sûrement le contraire. Il sait que ce concours matériel et moral qui lui est offert consiste à lui faire rencontrer dans toutes les administrations des Anglais destinés à grever son budget.

Le couronnement clandestin de Fayçal.—Un roi qui a peur de son peuple

Ah! les ordonnateurs des fêtes du soi-disant couronnement du roi arabe de l'Irak doivent regretter désormais la faute qu'ils ont faite. Cette cérémonie du couronnement ne fut, en effet, ni grandiose ni solennelle comme les journaux payés de l'Egypte ont voulu le faire croire à l'Europe, mais elle fut une moquerie. A 6 heures du matin, on couronna roi un émir arabe revêtu de l'uniforme de général anglais. Plus de la moitié des invités officiels, les invités arabes surtout, ne peuvent même pas pénétrer dans la cour du sérail ture, dont les portes avaient été fermées, par ordre, douze minutes avant celle fixée par les billets d'invitation. Ni un drapeau dans les rues ne fêta ce jour ni un lampion n'éclaira la nuit qui le suivit. Le peuple comprit ce que signifiait ce couronnement presque clandestin auquel on désirait ne pas le laisser figurer de peur de le voir manifester contre le costume anglais qu'avait dû porter le roi qu'on lui donnait. Cette manifestation n'eut pas lieu, il est vrai, mais Fayçal, lui, devint aussi insupportable que ceux qui l'imposaient et, par des lettres et des affiches, le peuple sut faire connaitre ses impressions. Du coup, le roi élu soi-disant par les 95 pour 100 des voix du pays se sentit menacé et résolut de ne pas sortir après le coucher du soleil pour une invitation connue de son peuple. On sait, dès lors, quel roi possède la Mésopotamie!

Des événements se préparent qui ne peuvent laisser la France indifférente

Voilà où en sont les choses dans ce pays. Est-ce la fin? Non. D'autres événements s'y préparent encore, chacun les sent venir, et l'inquiétude règne dans les coeurs. Le peuple souhaite se défaire de tous les Anglais qui sont jugés, et le haut commissariat continue son rêve de panarabisme à outrance. Le télégramme reproduit par la *Croix* pourrait bien contenir le désir de ces derniers, acceptant de voir l'Angleterre ne pas déclarer son mandat sur la Mésopotamie pour pousser Fayçal à s'adjuger, avec l'aide de l'armée arabe qu'on lui prépare, le Kurdistan du Sud qui contient aussi des pétroles. Mais le peuple arabe n'est ni avec eux ni avec "son" roi. La France, à laquelle on a su faire abandonner Mossoul à cause de ses pétroles, a le droit de s'intéresser à ce que prépare un avenir prochain.

Médaillons

ERNEST HELLO

Tous ceux qui l'ont connu s'accordent à faire de lui le même portrait: le type du savant distrait et mal habillé, "qui passe dans la rue, distrait, parce que préoccupé, traînant son infortuné pardessus, qui croule de son bras vers la terre, le chapeau en arrière, ayant... la piété de son éternel parapluie, — spirituellement laid, quelque peu voûté, et la tête de côté, illustré par Balzac".

A ce témoignage de Barbey d'Aurevilly et à tous les autres, s'ajoute celui-là même de Mme Hello, qui raconte de son mari: "Ernest était assez négligent relativement à sa toilette, et il n'était pas rare, quand il partait le matin pour la messe, d'y trouver un désordre tout à fait hors de l'ordinaire, personne, à cette heure matinale, n'ayant veillé sur son ajustement."

Donc, c'est acquis: il n'avait pas de goût pour le costume, et il n'était pas bien en photographie. Mais il faut espérer que ceux qui auront à le présenter désormais, ne s'arrêteront plus à considérer les désavantages de sa silhouette. Il est temps, en effet, de dépouiller cette physionomie magnifique de son indifférent vestiaire et de ne le plus voir que dans son rayonnement. C'est le rayonnement du génie.

Voici qu'il vient d'éclater une querelle à propos de la *stupidité* du XIXe siècle, entendue en ce sens que ce siècle du verbalisme, du lyrisme, du romantisme, du laïcisme et de l'individualisme n'a fait qu'engendrer les malheurs et les désordres dont le XXe travaille à se dégager. La question est de celles qui se complètent heureusement de quelques réflexions spirituelles. Car, tandis que le XIXe siècle poursuivait d'une part ses rêveries indéniablement stupides et d'autre part, ses conquêtes scientifiques merveilleuses, de nombreuses âmes étaient occupées à fournir compensation de ses folies à augmenter ses mérites de leurs prières, de leurs souffrances, de leurs élans vers la mysticité. C'étaient les âmes marquées, comme celle de Pascal, de la "griffe de l'archange". Et telle était l'âme d'Ernest Hello.

Il vivait sur la terre comme n'étant pas de la terre. Il passait à travers le monde, comme n'étant pas du monde. Il se rattachait à lui cependant, et fortement, par la charité, par le désir immense qu'il avait de le convertir à la seule passion nécessaire, la passion de la vérité.

Au moment d'opter pour une carrière, il avait choisi celle d'avocat. Mais, un soir, il entra chez son père, et, déposant sa robe devant lui: "Je ne la porterai plus, dit-il, j'en prends ici l'engagement irrévocable. Je sors de la conférence; on y a posé la question de savoir si un avocat, connaissant l'injustice d'une cause peut la défendre en conscience. Ils ont voté l'affirmative. Ils ne me compteront plus parmi eux!"

Alors, il entreprit de se faire journaliste. Il tenta, avec Georges Seigneur, Louis Veuillot, Léon Gautier, Oscar Havard, de Pesquidoux, l'esquisse du journal modèle, qui aurait pour but de répandre la lumière et la foi et d'élever la foule, au lieu de l'abaisser, ou même simplement de la distraire. Mais le *Croisé* ne réussit pas. Hello ne put que devenir le collaborateur de différents journaux, auxquels il envoyait des articles d'une éternelle actualité, car il savait dégager des actualités qui passent l'actualité qui ne passe pas.

En fin de compte, sa vraie carrière a été celle d'un penseur solitaire, installé là-bas, en pays breton, face à la mer, qui fut sa grande inspiratrice, dans la petite maison de Kéroman, où il est mort en 1887.

Il l'a célébrée, cette petite maison où l'on peine, où l'on prie, harmonieuse et paisible, qui finit par ressembler à un sanctuaire, qui le fait songer à la maison de Nazareth, à la *Santa Casa*, puis, par rapprochement, à la *cella* des cloîtrés, à la cellule des moniales, enfin à la cellule intérieure où chaque homme doit pénétrer pour se connaitre et arriver à l'humilité vraie, sitôt qu'il a la certitude de son néant par rapport à Dieu. Voyez là l'un des procédés favoris de la méthode d'Hello, qui est d'aller du petit au grand, du vulgaire au sublime, du trantran à la philosophie, d'amplifier soudain l'objet qui parait quelconque, l'idée qui semble banale, de tout magnifier dans la beauté du plan divin, de l'économie providentielle.

Il l'a bien fouillée, pour son compte, la cellule intérieure. Esprit net, positif et droit, il est un de ceux qui sont allés le plus avant dans la connaissance des choses humaines. Il a plongé dans les consciences, mais pour n'en pas ramener que des coraux et des perles. Lisez *l'Homme*, son oeuvre la plus considérable et suivez-le jusque dans les retraites insoupçonnées où il descend: c'est un voyage, de fait, qui rend modeste. Mais qui élève aussi; car, si personne n'était plus convaincu qu'Hello du néant de notre nature, personne n'a su mieux que lui, en revanche, arpenter les promontoires de l'âme, monter à ses sommets les plus inaccessibles et saluer, de là-haut, au delà des ténèbres, le jour de celui qui est, l'aurore de son éternité.

"Dans le monde, dit Mme Lucie Félix-Faure, l'oeil de l'homme ne distingue ni les rayons de l'infrarouge ni ceux de l'ultra-violet. Tous les extrêmes échappent à l'homme. Il est, en toutes choses, le misérable héros pascalien, entre deux éternités, entre deux infinis, qui lui demeurent insaisissables.

"Parmi les rayons spirituels qui se jouent ici-bas, il existe un infrarouge et un ultra-violet que la multitude des âmes ignore. L'âme d'Hello se montre surtout sensible à ces rayons inconnus; elle les discerne et se fait messagère de leur révélation."

A pareille tâche, l'âme devient lyrique sans effort. Quand le lyrisme se veut ordonner, il cesse d'être répréhensible. Pour chanter le cantique de la foi enthousiaste, Ernest Hello fut lyrique. "Si les soleils s'ouvraient comme des grenades mûres!..." Tel est le prélude d'une de ses méditations éperdues. Il a souvent médité à la façon du psalmiste. La voix des flots du Kéroman, grave et murmurante, a souvent provoqué le murmure ou l'éclat de la sienne. Les pensées du penseur furent souvent des prières et ses prières des poèmes...

Si les amateurs de prose poétique, si heureux en ce moment de se libérer à la faveur de la mode des contraintes du vers rimé et cadencé, s'imaginent avoir découvert quelque chose, ils se trompent. Ernest Hello les précède dans le temps comme dans la manière, et probablement par sa perfection dans le genre. Il n'est pas seulement l'auteur des *Contes extraordinaires* et de *l'Avare*, le traducteur de la bienheureuse Angèle de Foligno et de Ruysbrock, le grand mystique du Brabant. Il est aussi l'auteur de ces cris, de ces supplications, de ces prières qui ont le balancement et le parfum de l'encensoir, et notamment de cet *Hymne à la poussière*, touchant et doctrinal, où l'on découvre déjà la musique de syllabes des meilleures pages d'un Péguy.

La tentation

Les femmes ne veulent pas vieillir. Or, au cours d'une enquête récente, on demanda à certaines: "Si vous le pouviez voudriez-vous rajeunir?"

Et aucune ne parut enchantée de cette perspective.

Hypocrisie ou sagesse? Sagesse, n'en doutons pas.

Vieillir, c'est descendre vers l'inconnu, et l'inconnu effraye toujours. Mais rajeunir c'est remonter aux sources de la triste expérience humaine, et peu se soucient de la renouveler.

La vieillesse, pour qui saurait en accepter le fardeau, devrait être lumineuse, apaisée, indulgente et sereine. Pour beaucoup, la jeunesse n'est que folie, avidité, gaspillage et tourment.

Mais entre ces deux extrêmes, n'y aura-t-il personne pour élever la voix en votre faveur, divine maturité!

VOYAGES

AU CANADA

Je suis à mon cinquième voyage au Canada; je n'y étais venu que l'hiver. La neige alors couvrait les champs; les traîneaux peints en rouge jetaient seuls au travers de la monotone étendue une note pareille à l'appel brusque d'un oiseau au cœur de l'hiver. A Montréal, de la fenêtre de ma chambre haut perchée dans un hôtel, j'apercevais la ville comme un immense damier de carrés blancs formés par les toits plats et neigeux des maisons. Le froid était rude, et dans les rues des villes c'était presque le silence, tellement la neige amortissait le bruit des autos. Le seul bruit que l'on entendit était le carillon des grelots aux colliers des chevaux attelés aux traîneaux. Et je rêvais aux bois immenses, endormis, étouffés sous la neige, tandis que des jeunes filles en culottes de sport revenaient de la patinoire, riant entre elles, jeunesse de la vie que l'hiver ne trouble pas.

Me voici revenu au Canada dans les premiers jours de juin; dès la frontière, passée au matin dans ce train qui m'amène en une nuit de New-York à Montréal (414 milles, c'est-à-dire 662 kilomètres), je me suis senti presque dans un autre monde. Il avait plu; les champs étaient d'un vert robuste et franc, humide, doux et violent à la fois, qui montrait la fécondité de cette terre, gorgée de l'eau des neiges de l'hiver et qui, en quelques semaines, sous l'appel d'un vigoureux soleil, avec une abondante récolte, fait vivre et enrichit ses habitants.

Ce matin-là, comme les jours suivants à travers la campagne de la province de Québec, comparant cette nouvelle France à nos champs de la mère-patrie, qui jouissent d'un climat tempéré, je constate à la fois le retard dans les cultures (les blés ont à peine de dix à quinze centimètres au-dessus du sol) et les similitudes. Celles-ci se réduisent, ici, au découpage des champs qui, dans ces régions avoisinant Montréal, ne sont guère plus étendus que les nôtres, à raison du système de partage qui morcelle la terre presque autant que chez nous.

Mais les maisons sont autres, même lorsqu'elles ne sont pas en bois; les gares diffèrent; on voit plus d'autos; une influence certaine des États-Unis tout proches, des conditions de température différentes, les nécessités de la conquête de la terre contre la forêt, la vie de pionnier, puis la longue défense de l'indépendance intellectuelle et morale des Canadiens français, l'audace qu'inspire une terre neuve tout entière arrachée aux forces de la nature et à la domination d'une race conquérante étrangère, ont ici donné au pays et aux habitants un visage, un aspect particuliers et propres, qui composent l'originalité, le caractère, la personne physique et morale du Canada et des Français qui vivent là-bas sous le nom de Canadiens français.

* * *

Ces Canadiens français, ces frères restés eux-mêmes à travers les siècles, les persécutions, l'exil et les malheurs, il est difficile de leur dire combien nous voulons les comprendre pour les aider s'il est utile, pour les aimer seulement s'ils veulent bien.

Des malentendus, de faux racontars, des billevesées, des légendes absurdes, propagées par des sots ou par de communs ennemis, ont semblé parfois nous séparer, nous diviser si l'on peut dire. Ce sont là querelles de famille qui n'entament pas l'unité d'une race.

Lorsque, sur une route du Canada, un brave fermier à la figure grave et honnête me salue dignement, avec son grand visage tanné de terrien et son geste lent, très noble, il me semble que je me retrouve sur une route de la Normandie ou du Perche et que je vais adresser la parole à un métayer de chez nous. Les jeunes filles dans les bourgs ont la cheville aussi fine que des Parisiennes, et c'est là un fait qui n'échappe pas à un Français arrivant en droite ligne de Broadway. Ce capitaine qui m'invita l'autre année, par téléphone, sans me connaître, seulement parce qu'il avait entendu dire qu'un officier français de la guerre était à Montréal et qu'il avait dit dans une conférence, la veille, que la politique de Londres n'était pas toujours celle de Paris, ce capitaine, grand comme un hêtre de ses forêts, solide, gai, jovial et simple, qui racontait des histoires, des aventures, tout en dégustant de bons vins, était-ce vraiment un Canadien ou un Normand, un Picard, un Celte, bon vivant, bon garçon, solide au travail, consciencieux, honnête, gai, galant envers les dames et pas hypocrite pour un sou? Il avait combattu en France, il s'était, là-bas, lui aussi, senti chez lui, et il savait bien quel était le drapeau sous les couleurs duquel il aurait voulu combattre, si on l'avait laissé choisir; et c'eût été le tricolore avec, pour marquer le Canada, une feuille verte et dentelée d'érable, symbole de la fraîcheur, de la jeunesse et des éternelles forêts de la Nouvelle-France.

Les Français du Canada sont trop modestes. J'entendais une jeune fille, l'autre jour, dire devant moi: "J'aimerais bien épouser un Français, mais je n'oserais pas le mener chez nous; j'aurais peur qu'il trouvât tout trop simple."

Vous avez grand tort, mademoiselle. Nous aussi, nous sommes un peuple de paysans. Nous l'avons montré durant cette dernière guerre. Et nous n'apprécions rien tant que le naturel et l'honnêteté, ces deux vertus de base du Canada.

Je me demandais un jour, devant la femme de chambre d'un hôtel d'Ottawa, où j'avais vu cette tête-là. Et je me rappelai soudain que c'était au musée du Louvre, dans un tableau de paysans des frères Le Nain, qui prenaient leurs modèles du XVIIème siècle dans les environs de Laon. La Canadienne me dit que ses parents étaient de souche normande. Voilà l'unité de notre race, le lien indissoluble entre Français du Saint-Laurent et Français vivant près de la Loire, de la Seine, du Rhône. De petites nuances d'opinion ou de sentiment semblent parfois nous séparer, mais elles sont beaucoup moins fortes que celles qui font la différence entre un Provençal et un Lorrain ou un Breton. Et tout cela, ça fait de richement bons Français.

Il faut comprendre la situation de ces Français du Canada. Les erreurs politiques, les mauvaises chances des guerres d'autrefois les ont séparés de la mère patrie. Ils étaient 60,000. Non seulement ils se sont maintenus, ils sont restés eux-mêmes, mais ils sont devenus trois millions (et plus encore, si l'on compte ceux qui ont émigré aux États-Unis). Et ils ont imposé au gouvernement anglais la reconnaissance du droit à leur langue et à leur religion. Aujourd'hui, lorsque c'est la fête et qu'ils pavoisent, les uns sortent un drapeau anglais, les autres un drapeau anglais timbré de l'écusson canadien, certains y adjoignent un drapeau tricolore français, et d'autres se contentent de ce drapeau tricolore. On dirait à la fois un souvenir du passé et un appel à l'avenir.

Tournons-nous vers eux, et montrons-leur que nous ne les oublions pas!

* * *

Des amis m'ont mené en auto à Sainte-Agathe, à 64 milles à l'ouest de Montréal. J'ai vu, sur le chemin, une dizaine de bourgs ou de villages canadiens. Dans l'un d'eux nous passâmes la nuit, ne voulant pas tenter dans l'obscurité la découverte d'une route de montagnes assez accidentée et en voie d'élargissement et de réparation.

C'est d'ailleurs un fait à noter que ces travaux d'amélioration des routes au Canada. Dans ce pays, comme aux États-Unis, la multiplication des autos et le développement du tourisme amènent la création d'un réseau de routes approprié au nouveau mode de circulation. On élargit les vieux chemins où circulaient seulement de léger chariots, les *buggys* des fermiers, montés sur des roues hautes et minces, qu'un cheval enlève sans effort à travers cailloux et ornières. On adoucit les côtes, on supprime les angles trop brusques, on pose des écriteaux et des pancartes aux croisements; parfois, on construit une route nouvelle. On arrivera ainsi, progressivement, à avoir partout des routes en ciment, sur lesquelles les autos rouleront à 35 milles à l'heure sans poussière et sans effort. Le Canada, comme les États-Unis, comprend que le tourisme est l'une des grandes industries d'un pays.

Ce qui me frappe surtout dans ces villages et ces fermes que nous voyons plus ou moins rapidement, c'est le confort, le luxe même des maisons, l'air de prospérité et d'aisance du pays et de ses habitants. Il serait absurde de s'imaginer la campagne canadienne d'après les campagnes européennes, ou d'après les tableaux de *Maria Chapdeleine*. Les villages terriens de l'Europe sont beaucoup plus pauvres, moins propres, les maisons moins confortables, plus usées, plus vieilles, plus tristes que le village ou la maison dans ces parties heureuses de la province de Québec. Quant aux tableaux du chef-d'œuvre de Louis Hémon, ils nous retracent la vie dans les districts de pionniers dans les régions du nord de la province de Québec, plus austères, plus rudes, encore presque sauvages, où l'homme doit arracher à la grande forêt primitive, pied à pied, arpent par arpent, la terre féconde, porteuse de moissons et de fruits. Rappelez-vous d'ailleurs ces regrets de la mère Chapdelaine, soupirant après les beaux "carrés" de terre des "vieux pays". Ce que je viens de voir, ce sont précisément les "vieux pays", et ils sont agréables et attirants, s'ils n'offrent plus de possibilités à l'émigrant, au défricheur, au pionnier, toute la terre étant prise et occupée par d'anciens habitants et leurs fils.

On voit tout de suite qu'ici l'argent est, je ne dirai pas facile à gagner, car le travail de la terre est partout chose dure et chanceuse, mais de circulation courante; on a dix, douze, quinze enfants, mais ils se portent bien et on les habille. Hommes, femmes, enfants portent des vêtements semblables à ceux des citoyens des villes; les jeunes gens sont plus souples, plus chics, plus désinvoltes que la plupart des habitants de nos provinces.

Les magasins sont (comme ceux des États-Unis) riches, modernes, clairs, scrupuleusement propres et garnis de tous les objets en vente aux États-Unis et dans les grandes villes du Canada. A part la présence de grandes boutiques d'instruments agricoles et de l'infinité de denrées et d'outils nécessaires dans une ferme, on voit que le paysan canadien (exactement comme celui des États-Unis) emploie les mêmes objets que son compatriote de la ville; il n'est pas en retard, il connaît ce qui est moderne et il entend en user. On n'en dirait pas autant de la plupart de nos paysans français, demeurés si primitifs jusqu'à la dernière crise économique qui les a enrichis et leur a appris à dépenser de l'argent pour faire leur existence moins rude

Les maisons de bois, peintes de couleurs vives, rapidement construites et pas trop coûteuses, on en voit partout de neuves au Canada, avec un grand porche et souvent une véranda couverte et garnie de treillage métallique très fin, et où l'on peut, l'été, vivre le jour et dormir la nuit à l'abri des moustiques.

Il existe aussi des maisons de brique et de pierre, elles coûtent plus cher à faire bâtir et, construites en général sur le modèle du bungalow colonial, elles montrent tous les dehors de l'aisance. De bois ou de pierre, ces maisons, comme aux États-Unis, ne sont pas séparées les unes des autres par des clôtures à la mode française. Et le carré de gazon qui s'étend autour d'elles est planté d'arbustes et d'arbres en ce moment presque tous en fleur.

Les autos sont nombreuses, beaucoup plus nombreuses et plus puissantes que chez nous; ce sont des autos de marque américaine, et je regrette que nos grandes marques françaises ne viennent pas au Canada lutter à armes égales avec les Américains.

Tous ces faits, et d'autres encore, montrent la fertilité, la richesse du Canada, là où le travail de défrichement est terminé. Ils montrent une race active, travailleuse, habile à faire produire à l'agriculture et au commerce des revenus importants, et, d'autre part, des gens moins avares peut-être que leurs frères demeurés en France, d'abord parce qu'ils gagnent mieux leur vie que nos paysans ne la gagnaient avant la guerre (on sait que depuis...), ensuite parce que le voisinage et l'exemple des Anglais du Canada et surtout des Américains des États-Unis ont montré l'avantage pour tous d'une certaine facilité et largeur dans la dépense et ont donné le goût du confortable et même du luxe à cette race d'agriculteurs.

Nous voilà loin, on le voit, des pionniers de *Maria Chapdelaine*.

* * *

Dans les forêts qui dominent le lac des Sables, à Sainte-Agathe, ou dans celle, plus petite, qui couvre la presqu'île coupant ce lac en deux, nous nous sommes promenés deux jours, saturés, enivrés d'air pur et de la senteur forte, aigue, émouvante des bois en fermentation sous le soleil.

Bois épais, très denses, sauvages, où l'humidité laissée par l'hiver est telle non seulement que les hêtres, les sapins, les bouleaux, les érables montent vers le ciel pressés les uns contre les autres, mais encore que le sous-bois est quasiment impénétrable, rempli d'une marée foisinante d'arbustes, de plantes, de jeunes arbres confondus et mêlés.

Par endroits seulement un sentier se glisse à travers les dômes verts. Ses bords sont fleuris de marguerites, de violettes, de la fleur blanche des quatre-temps, de celles des fraisiers sauvages, d'autres encore dont je ne connais pas le nom et qui exhalent un frais parfum, comparable à celui du muguet.

Cette forêt semble n'avoir jamais été exploitée. Des troncs d'arbres morts, immenses, gris, dénudés, dressent leurs hautes branches amputées et leur écorce râpeuse au-dessus des feuillages verts. D'autres sont couchés au travers des sentiers ou pourissent au pied des arbustes. Une tornade a passé par ici, brisant des arbres, en arrachant d'autres; elle a même tordu l'un d'eux, dont l'écorce s'est fendue en spirale et qui a éclaté à mi-hauteur comme foudroyé par un obus.

C'est ici un pays où les grandes forces vierges de la nature jouent un rôle formidable et puissant. Nous voyons les traces de la tempête. Mais, toute la nuit, notre sommeil sera bercé par la brise qui ride le lac et le fait bruire sur ses bords. L'hiver, c'est la neige. En ce moment, c'est le soleil qui éclaire les bois, embue les monts au loin d'une douce vapeur et fait toutes choses riantes et gaies, dans un paysage frais et vert, au pays de l'eau, des lacs, des forêts, des rivières, dans la Nouvelle-France de Jacques Cartier, des moines, des explorateurs, des soldats de Montcalm et de Frontenac.

NANTUCKET.

(de l'*Opinion*.)

Les industries que nous finançons

La grève du Cap-Breton est un indice de l'état d'esprit des ouvriers dans certaines parties du Canada.

En même temps que les mineurs de la Nouvelle-Ecosse répudiaient les arrangements conclus par leurs propres chefs et tentaient délibérément de noyer les mines, les ouvriers de la province de Québec, réunis en congrès à Montréal, se signalaient à l'attention du pays par des délibérations et des voeux empreints d'une ferme modération. Nos collaborateurs ne manqueront pas d'appuyer sur ce contraste.

Avec l'esprit du législateur, l'esprit de l'ouvrier est un des principaux facteurs de la situation industrielle. Outre que les industries de la province de Québec ont moins à craindre les troubles ouvriers, nous n'aidons de notre crédit que celles dont la vie ou la mort ne dépendent pas des dispositions des Chambres ou des gouvernements.

VERSAILLES - VIDRICAIRE - BOULAIS (limité) — Montréal, Immeuble Versailles — Québec, Immeuble de la Banque Nationale — Ott

Pour vous, Mesdames

DISCRETION

Ne le dis pas à ton ami,
Le doux nom de ta bien-aimée:
S'il allait sourire à demi,
Ta pudeur serait alarmée.

Ne le dis pas à ton papier,
Quand tout bas la Muse t'invite:
L'oeil curieux peut épier
La confidence à peine écrite.

Ne le trace pas au soleil,
Sur le sable, le long des grèves;
Ne le dis pas à ton sommeil,
Qui pourrait le dire à tes rêves;

Ne le dis pas à cette fleur,
Qui de ses cheveux glisse et tombe:
Et, s'il faut mourir de douleur,
Ne le dis pas même à la tombe:

Car ni l'ami n'est assez pur,
Ni la fleur n'est assez discrète,
Ni le papier n'est assez sûr,
Pour ne pas trahir le poète;

Ni le flot qui monte assez prompt
Pour couvrir la trace imprimée,
Ni le sommeil assez profond,
Ni la tombe assez bien fermée.

Eugène MANUEL.

LA GRAPHOLOGIE AU NATIONALISTE

LE NUAGE.

Toute jeune, presque une enfant et n'ayant pas eu encore de vie indépendante et d'idées bien personnelles. Elle est souple, douce, docile, très aimante et un peu capricieuse et enfant gâtée. L'activité est médiocre; elle aime à se faire servir et l'effort lui répugne. Rêveuse, indolente, cherchant toujours ses aises, elle est lente et un peu gauche. Elle est gracieuse et d'humeur assez égale. Ce qui lui manque c'est la volonté; elle est toujours indécise, menée et ramenée par les volontés plus fortes. Je pense qu'elle manquerait d'énergie pour souffrir et qu'elle serait aisément une victime de la neurasthénie, car elle est nerveuse et, je crois que la santé est plutôt faiblie.
LORNE.

Il est intelligent, il a de la facilité et même du talent, mais il est léger, inconstant, incapable jusqu'à présent d'être réfléchi et sérieux. Dépensier jusqu'à l'extravagance, il n'est cependant pas généreux, et son égoïsme semble avoir de fortes racines. Ses affections sont teintées de jalousie et il demande bien plus qu'il ne songe à donner. Il a des manières séduisantes, ouvertes et cordiales, il donne l'impression d'être sincère; il ne l'est pas et son écriture contient tous les signes qui indiquent celui qui peut jouer un double jeu.

Son coeur n'est ni sensible, ni délicat; il peut être charmant quand il veut plaire, mais il est dur et même cruel pour ceux qu'il n'aime pas ou qui ont cessé de lui plaire.

Il est volontaire, souvent emporté, généralement énergique, il est cependant exposé à subir de grands entrainements. Défiant, soupçonneux et toujours sur la défensive.
WANDA.

Voilà une personne décidée de prendre la vie tranquillement et les gens comme ils sont. Peu exigeante avec les autres, elle entend garder toute sa liberté d'action et ne pas s'occuper de l'opinion. Sensée, raisonnable, énergique, elle va son petit chemin, et sans bruit, ni paroles vaines elle n'en fait jamais qu'à sa tête. Bonne sincère, modérément sensible, elle est bienfaisante à ses heures, mais c'est un effort de se déranger de la routine qu'elle adore; elle sait faire cet effort d'ailleurs. L'activité est persévérante, la volonté est égale, résolue, douce dans ses manifestations extérieures, et invariable, du moment qu'une décision est prise. Je me l'imagine vivant seule et indépendante ayant de solides amitiés et jamais une fantaisie ou un caprice.

Jean DESHAYES.

Conte du dimanche

LES PERCEURS DE MURAILLES

A une époque où l'encombrement est un obstacle dans toutes les carrières, il est presque impossible à l'individu isolé de réussir; le succès va aux sociétés puissantes qui peuvent lutter contre la concurrence et mettre au service de leurs entreprises des capitaux considérables.

Aussi le gros Jules et le petit Stéphane ne regrettaient-ils point de s'être fait embaucher par une bande de voleurs internationaux. Simples cambrioleurs travaillant à l'aveuglette, sans ressources pour attendre ou pour préparer les grosses affaires, ils végétaient.

A présent, au contraire, ils ne collaboraient qu'à des opérations importantes où leurs risques étaient moindres et leurs bénéfices incomparablement plus élevés; car elles étaient menées par leurs acolytes avec une méthode rigoureuse. L'association, en effet, ne laissaient rien au hasard. Elle avait, pour lui signaler les coups à tenter, des rabatteurs, dont les renseignements étaient ensuite contrôlés par un service d'inspection.

Ainsi, chacun était employé selon sa compétence; Jules et Stéphane, anciens maçons, avaient le plus souvent l'occasion d'utiliser les connaissances de leur état. Ils travaillaient comme perceurs de murailles. On les jugeait même fort habiles, car ils opéraient avec le minimum d'efforts, de temps et de plâtras.

Ils avaient donc été tout naturellement chargés de dévaliser la grande bijouterie de la rue de Grammont. La besogne était assez compliquée: on ne pouvait songer à s'introduire dans le magasin par l'entresol qu'occupait le joaillier lui-même. Fracturer la devanture? Impossible. Il y avait, à vingt mètres de là, du même côté de la rue et dans le même pâté de maisons, un poste de police. La sentinelle aurait infailliblement donné l'alarme. C'est d'ailleurs parce que l'on estimait suffisamment efficace la surveillance exercée ainsi sur la boutique que l'on n'y faisait coucher aucun gardien.

Les objets de valeur, exposés pendant la journée dans les vitrines, étaient, le soir, renfermés dans un coffre qui se trouvait dans l'arrière-magasin. Il s'agissait d'arriver directement par le sous-sol jusqu'à ce tabernacle.

Le matin du jour choisi, à quelques minutes d'intervalle, Jules et Stéphane entraient dans un immeuble voisin, l'un en facteur, l'autre en garçon de recettes. Ils se rejoignaient bientôt à la cave où, vingt-quatre heures auparavant, un complice avait déposé, en un endroit convenu, leurs instruments de travail.

A la lueur d'une lampe électrique de poche, Stéphane, qui, en l'occurrence, jouait le rôle d'ingénieur des mines, examina à nouveau le plan dont on l'avait muni: il leur fallait perforer, à deux mètres de son angle gauche, le mur du fond de la cave où ils se trouvaient; ils arrivaient ainsi dans une autre cave; ils comptaient dix pas à partir de la brèche, tournaient à droite, comptaient douze pas et pratiquaient une seconde ouverture qui leur donnait accès dans une troisième cave, celle de la maison dans laquelle ils devaient utilement perquisitionner. Cette fois, c'était à travers le plafond qu'il s'agissait de se frayer passage; en le traversant exactement en son milieu, ils déboucheraient dans l'arrière-boutique du bijoutier, juste en face du précieux coffre-fort. Leur itinéraire était donc soigneusement tracé. Mais on lui prescrit de ne rien commencer, par prudence, avant la tombée de la nuit. Triste journée dans une cave, sans lumière, pour deux hommes, qui, dépourvus d'idées générales, ne peuvent jouir des ressources de la conversation; des controverses artistiques, littéraires ou philosophiques, ils ne se soucient guère. Seule, la politique leur prêtait matière à discussion; ils professaient des opinions nettement opposées; le petit Stéphane, de goûts plutôt aristocratiques, était partisan du principe d'autorité, tandis que le gros Jules allait de préférence aux doctrines socialistes. Mais ils ne disposaient que d'un nombre restreint d'arguments pour soutenir leurs théories, Stéphane déclara péremptoirement à plusieurs reprises:

— Je suis pour qu'on me fasse marcher droit.

Jules se congestionnait à articuler d'une voix étouffée, car il ne fallait point faire de bruit:

—A bas les exploiteurs!

Quand ils eurent suffisamment manifesté leurs sentiments, ils observèrent un morne silence.

C'est à peine s'ils eurent une ou deux alertes dans l'après-midi; des domestiques descendirent chercher du vin et remontèrent sans soupçonner la présence des deux complices. Il n'y avait décidément rien à craindre. On ne les découvrirait pas. Rassurés, ils entreprirent à travers la cave un assez agréable voyage d'exploration, au cours duquel ils dégustèrent quelques-uns des crus correctement alignés tout autour d'eux dans des casiers.

Jules, qui se vantait d'être connaisseur parce qu'il avait à une certaine époque de sa vie, coopéré à quelques effractions chez de gros marchands de Bercy, avait découvert un saumur dont il disait merveille. Mais Stéphane en tenait pour pour le bordeaux, dont il venait, à l'instant, de distinguer quelques savoureux échantillons; il en fit goûter à Jules qui le mit à même d'apprécier l'arôme de son Saumur.

Ce débat, s'il n'éclaira pas leur jugement, dissipa l'ennui que leur donnait un séjour prolongé dans les ténèbres; ils se sentaient plus dispos. Une douce chaleur les avait envahis. Ce fut allègrement qu'à l'heure fixée, ils attaquèrent la muraille à coups de pioche. Etant de solide meulière, elle résista: ils en vinrent à bout, non sans peine. Après quoi, ils sentirent le besoin de souffler un peu; dans la nouvelle cave par laquelle ils devaient passer, il y avait du champagne. Ils ne laissèrent pas échapper une si heureuse occasion de se prononcer sur une ou deux des meilleures marques de Reims.

Ils terminèrent leur arpentage laborieusement. Ils n'eurent pas moins de mal à effectuer leur brèche dans la seconde muraille, plus friable cependant que la première, le mélange des vins commençant à les incommoder.

Stéphane geignait doucement. Mais Jules lui fit remarquer que, par bonheur, ils pouvaient se réconforter dans cette troisième cave: elle renfermait des alcools. Ils en burent. Juchés ensuite sur un échafaudage de tonneaux, ils percèrent le plafond. Puis, lourdement, ils se hissèrent à la force des poignets.

—Nous y voilà donc enfin, chez ce bijoutier! s'écria Stéphane.

— Il éclaire mal son arrière-boutique, répondit Jules.

Elle était, en effet, plongée dans la plus profonde obscurité. On leur avait bien recommandé de ne point user de la lampe; cette pièce s'ouvrait par un soupirail sur la cour de la maison, une lumière insolite risquait d'être remarquée. D'ailleurs, il leur était facile de s'orienter; d'après les indications reçues, ils devaient avoir en face d'eux le coffre tant convoité. Stéphane alla le reconnaître à tâtons.

— Tu le tiens? interrogea l'autre.

Et Stéphane, quelques instants après, répondait d'une voix étouffée:

— Je... je... je ne le trouve pas!

— Quoi? s'écria Jules.

Et, à son tour, il se précipita. Quatre mains palpèrent éperdument la muraille. Rien. Point de coffre! Il était peut-être de l'autre côté?... Non, pas davantage... Pourtant, c'était bien là le réduit qu'on leur avait annoncé: ici, le soupirail, à travers lequel ils apercevaient un coin du ciel; là, une sorte de table, presque au ras du sol, dont le plan ne faisait pas mention; là encore, la porte, un peu plus massive, semblait-il, que ne l'est généralement la porte d'une arrière-boutique....

Et, tout à coup elle s'ouvrit, encadrant l'uniforme d'un gardien de la paix... Les malheureux perceurs de murailles sursautèrent comprenant soudain le danger qu'il y avait à exercer leur métier dans les caves; le cerveau troublé par les fumées du vin, ils s'étaient trompés de direction: au lieu de pénétrer chez le bijoutier, ils s'étaient fourvoyés dans le "violon" du poste voisin.

Gabrielle TIMMORY.

HEURES D'EXTASE

Ne retrouverais-je pas quelques-unes de ces rêveries prodigieuses comme j'en ai eu quelquefois: un jour de mon adolescence, à l'aube, assis dans les ruines du château de Fancigny, une autre fois dans la montagne, sous le soleil de midi, au-dessus de Lavey, couché au pied d'un arbre et visité par trois papillons; une nuit encore sur la grève sablonneuse de la mer du Nord, le dos sur la plage et le regard errant dans la voie lactée; — de ces rêveries grandioses, immortelles, cosmogoniques, où l'on porte le monde sans sa poitrine, où l'on tombe aux étoiles, où l'on possède l'infini? Moments divins, heures d'extase où la pensée vole de monde en monde, pénètre la grande énigme, respire large, tranquille, profonde, comme la respiration de l'océan, sereine et sans limites comme le firmament bleu; visites de la muse Uranie, qui trace autour du front de ceux qu'elle aime le nimbe phosphorescent de la puissance contemplative et qui verse dans leur coeur l'ivresse tranquille du génie, sinon son autorité; instants d'intuition irrésistible où l'on se sent grand comme l'univers et calme comme un dieu. Des sphères célestes jusqu'à la mousse ou au coquillage, la création entière nous est alors soumise, vit dans notre sein, et accomplit en nous son oeuvre éternelle avec la régularité du destin et l'ardeur passionnée de l'amour. Quelles heures! quels souvenirs! Les vestiges qui nous en restent suffisent à nous remplir de respect et d'enthousiasme, comme les visites du Saint-Esprit. Et retomber de ces cimes aux horizons sans bornes dans les ornières bourbeuses de la trivialité! Pauvre Moïse! tu vis aussi ondoyer dans le lointain les coteaux ravissants de la terre promise, et tu dus étendre tes os fatigués dans une fosse creusée au désert! Lequel de nous n'a sa terre promise, son jour d'extase et sa fin-dans l'exil? Que la vie réelle est donc une pâle contrefaçon de la vie entrevue et combien ces éclairs flamboyants de notre jeunesse prophétique rendent plus sombre le crépuscule de notre maussade et monotone virilité!

AMIEL.

EN MARGE D'UN CINQUANTENAIRE

Juillet a vu des fêtes splendides dans un petit coin de la vaste Saskatchewan. Il s'agissait de célébrer le cinquantenaire de fondation d'une des plus vieilles paroisses de cette province. Les journaux de l'Est du Canada ont fait écho à ces belles manifestations de foi et de patriotisme de nos frères de là-bas, des Canadiens français qui se sont laissés séduire par le mirage enchanteur, mais non trompeur celui-là, des prairies et des horizons sans bornes du grand Ouest.

Cependant, pour me rendre au désir d'un ami, je reviendrai sur ce sujet. Je lui céderai même la parole, ou plutôt la plume. Avant la célébration du cinquantenaire de Willow Bunch (Saint-Ignace-des-Saules), il m'écrivait:

—"Nous sommes à organiser des fêtes aussi grandioses qu'on peut les faire dans un pays comme le nôtre, pour célébrer le 50e anniversaire de la fondation de Willow Bunch. Cinquante ans d'existence dans l'Ouest pour un poste canadien-français, c'est une chose qui ne saurait passer inaperçue. Nous voulons la mettre en relief et faire ressortir cette vérité souvent trop oubliée que dans l'Ouest, comme dans tout le vaste Canada, nous sommes des premiers occupants. Willow-Bunch, en effet, a titre d'ancienneté, vient en second lieu dans la Saskatchewan, tout de suite après Lebret, qui fut un poste de mission dès 1864. Willow Bunch eut son missionnaire attitré et ses premiers Canadiens français en 1870, c'est-à-dire avant même que Regina existât. C'est dire que nous sommes bien chez nous ici, puisque ce sont les nôtres qui ont ouvert cette contrée à la civilisation. Ce fait vaut la peine d'être signalé, n'est-ce pas?

"Notre intention, bien légitime, il me semble, est que ce cinquantenaire ait quelque retentissement jusque dans la bonne vieille province de Québec. Nous avons besoin des sympathies de là-bas. Nous sentons qu'il faut toujours entretenir les relations les plus étroites avec la province mère, si nous tenons à demeurer ce que nous sommes, et même à améliorer notre situation, à consolider la position déjà occupée."

Puis, après les fêtes religieuses et municipales occasionnées par cet anniversaire, le même ami me disait dans une missive:

"Nos fêtes sont passées, bien passées. Tout a été rondement. Nous n'avons pas perdu notre peine. Le cinquantenaire de Willow Bunch a été signalé, comme il convenait, à l'attention du public. Je crois que cela ne fera pas de tort à notre cause.

"Le thème à amplifier, à mettre en évidence, je crois, pour les journaux de l'Est, est ce fait digne d'attention que nos compatriotes, ceux de notre race et de notre religion sont bien chez eux en dehors du Québec et notamment à Willow Bunch où ils ont fixé leurs tentes depuis longtemps, avant toute autre race civilisée. Conclusion que n'a pas manqué de tirer notre député à Regina, M. Hindle, Anglais et protestant pourtant.

"S'il y a si longtemps que nous sommes dans le pays, nous avons droit de préséance. Nous avons droit à des égards spéciaux auxquels ne sauraient prétendre les Autrichiens, les Polonais, les Allemands, etc. Nous avons le droit de vivre, de conserver notre langue et nos traditions. Il me semble que nos bonnes gens de l'Est ne portent pas assez attention à tout cela. Je suis fortement porté à croire que le "bloc québécois" n'a pas assez de sympathie pour les compatriotes du dehors. Il semble puissant à la Chambre d'Ottawa, mais bien peu de cette puissance est mise à profit pour nos intérêts nationaux.

"Quant à nous, ici, les partis, les couleurs n'ont pas grande importance. Notre petit journal, "Le Patriote de l'Ouest", doit l'en donner une idée. Ce sont les avantages au point de vue religieux et français qu'on peut tirer des partis qui comptent. Pour ma part, j'espérais beaucoup de l'avènement au pouvoir du gouvernement King. J'espérais la reconnaissance de l'égalité des deux races dans tout le Dominion. Je suis bien obligé de constater que rien ou rien de marquant n'est changé. Je ne sais pas si les progressistes seront plus épris de justice et auront plus à coeur de reconnaitre à la race française dans tous les domaines tous les mêmes droits qu'à la race anglaise. On ne peut en jurer. Seulement, on ne doit pas nous faire un crime de vouloir les *essayer*".

Je me fais d'autant plus volontiers l'interprète de cette voix d'un compatriote de l'Ouest que des gens qui me sont apparentés par les liens du sang ont déjà habité cette "talle des saules".

Albert FRONTENAC

VARIÉTÉS

LA MONTAGNE QUI BRULE

L'Australie possède un phénomène naturel unique au monde, avec son mont Wringen, terme emprunté à la langue des indigènes, et qui signifie "la montagne brûlante". Il se dresse dans une région inexplorée jusqu'en ces dernières années, à l'intérieur des Nouvelles-Galles du Sud, et ne fut aperçu qu'en 1828 par les chasseurs, qui ne purent s'en approcher. Pendant le jour, il ne produisait qu'une faible colonne de fumée, mais la nuit il s'illuminait de lueurs ardentes. La température du sol est si élevée que les semelles les plus épaisses ne suffisent pas toujours à protéger les pieds des touristes. Par places, elle s'élève jusqu'à 100 degrés, si bien qu'il est possible de faire cuire des aliments au-dessus des fissures.

Longtemps on considéra le Wringen comme un volcan en semi-activité. Ce sont des savants australiens qui, ayant organisé une expédition, donnèrent l'explication du phénomène: ils firent cette étrange découverte que le prétendu volcan n'était, en réalité, qu'un filon carbonifère qui se consumait lentement sous terre, grâce à des fissures du sol qui, jouent le rôle de cheminée de ventilation, entretenant le foyer depuis des siècles. En mesurant la marche suivie par le feu, de 1828 à 1918, et en comparant la distance à la longueur des excavations creusées avant cette date, on a pu établir que le gisement de charbon brûle depuis deux mille cinq cent vingt années. Mais on ne peut expliquer comment le feu fut allumé. Il est difficile de faire intervenir la foudre, en raison de la couche de terre qui recouvre le filon. Force est donc de se rabattre sur l'hypothèse de la combustion spontanée.

LA GLACE D'EAU DE MER

Quand on goûte la glace qui se forme sur l'eau de mer, on constate qu'elle n'est pas salée. Cela tient à ce qu'il y a dissociation entre le chlorure de sodium dissous et l'eau, au moment où cette dernière passe à l'état solide. Toutefois, par un procédé nouveau, M. de Saugy, ingénieur en chef de la Société Dyle et Bacalan, est arrivé à obtenir de la glace d'eau salée.

La *Revue Générale du Froid* (octobre 1921) dit quels sont les avantages de cette nouvelle glace. Elle est plus spécialement destinée à l'expédition du poisson de mer et à sa conservation jusqu'au moment où il doit être consommé. En premier lieu, la glace d'eau de mer est friable; elle n'a pas d'angles aigus qui déchirent la chair du poisson. D'autre part, l'eau salée se congèle à une température plus basse que l'eau douce; celle de la mer ne se prend qu'à 6 degrés centigrades; de sorte que, avec une même masse, on dispose de plus de frigories avec de la glace salée. Enfin, lorsque la glace fond au cours du voyage, le poisson est dans son milieu naturel tandis qu'il est délayé par la glace d'eau douce.

Des essais de transport de poisson ont été faits avec les deux sortes de glace, entre Douarnenez et Paris; les caisses avec glace salée sont arrivées avec une température inférieure de 5 degrés à celle des caisses contenant de la glace douce.

LE CUIVRE TREMPE

Le procédé qui permet de tremper le cuivre de façon à le rendre aussi résistant que le meilleur acier, a été inventé par M. Munton, qui garde encore le secret sur le procédé qu'il emploie. On sait cependant que la trempe est obtenue en trois phases successives: dans la première, le cuivre est seulement durci; dans la seconde, le durcissement dépasse celui de l'acier; dans la troisième, enfin, la dureté obtenue est telle que le métal ne peut être entamé ni rayé par une cisaille ou par une scie.

Il s'agit là d'une des plus grandes découvertes des temps modernes. Des pièces les plus délicates comme les plus compliquées pourront être faites en cuivre, qui est un métal mou facile à travailler. Après quoi, par la trempe, on pourra leur donner la plus grande résistance, qui leur assurera une dureté presque infinie.

La chose présente un si grand intérêt que le brevet vient d'être acheté à M. Munton par la United States Steel Corporation, au prix de un million de dollars, plus une redevance de 2% sur la valeur de tout le métal traité par le procédé dans cette usine.

M. Paderewski à Paris

M. Paderewski, le pianiste bien connu, qui fut un instant à la tête du gouvernement polonais, est arrivé ces jours derniers à Paris.

Est-ce pour donner un concert? Est-ce pour se rapprocher de la Pologne où les partis ne sont plus d'accord, et qui soupire après quelqu'un qui rétablirait l'harmonie?

On ne sait.

Mais parce qu'il est dans nos murs, n'est-ce point le moment de rapporter ceci que raconte un journal? Lui n'y perdra rien. Et notre vieux Clemenceau y gagnera dans la réputation qu'il a... de pince-sans-rire.

Amené par les circonstances à s'occuper de politique, et surtout de politique étrangère, M. Paderewski s'acquitta de ce devoir sans enthousiasme. Un jour, pendant une séance de la conférence de la paix, comme M. Lloyd George se livrait à une violente sortie contre la Pologne, les délégués remarquèrent que M. Paderewski dormait gentiment à poings fermés dans son fauteuil.

Alors, M. Clemenceau, qui présidait, se hâta de lever la séance en disant:

—Il est juste, Messieurs, de laisser la Pologne se recueillir pour répondre demain aux critiques qui lui ont été adressées.

On sourit. Seul M. Paderewski, enfin réveillé, demeurait impassible.

L'homme et ce qu'il mange

Voici qu'un observateur nous assure que nous subissons l'influence de ce que nous mangeons, non seulement au point de vue matériel, mais encore sous le rapport intellectuel.

"Il y a gros à parier, dit-il, que les gens paresseux et flegmatiques absorbent du beurre, et aussi que les individus tournés au pessimisme sans cause mangent du porc immodérément."

Le mouton, animal stupide et têtu, mais d'ailleurs inoffensif et doux, provoque la mélancolie, tandis que l'abus de la pomme de terre conduit à l'envie et à l'inactivité.

Veut-on être fort, énergique, audacieux? Il suffit de se nourrir exclusivement de boeuf. Au contraire, l'usage prolongé de la viande de veau détermine la disparition de toute énergie. La femme soucieuse, qui accable son mari de rôti de veau, finit par le dominer et par le battre.

Les pommes sont recommandées aux intellectuels. Elles stimulent l'esprit sans le fatiguer, et de même, l'usage du lait et des oeufs a la plus heureuse action sur le cerveau.

Enfin l'homme à qui l'on doit les observations qui précèdent, assure que si sa mémoire, à plus de quatre-vingts ans, est toujours excellente, il la doit à sa passion pour la moutarde.

Tout cela est fort intéressant. Toutefois, il convient de se souvenir que très souvent les observateurs observent tout de travers et se mettent allègrement le doigt dans l'oeil. C'est même ce qui fait le charme de leurs observations.

LA FIN DE GÉRARD DE NERVAL

Les récentes fêtes d'Ermenonville ont intéressé le grand public à la douce et mélancolique figure de Gérard. On a rappelé sa fin lugubre: le poète de Slyvie pendu à la fenêtre d'un bouge rue de la Vieille-Lanterne. M. Louis Forest écrivait dernièrement dans le *Matin*:

"Des documents me sont communiqués qui tendraient à prouver que, contrairement à l'histoire, il ne s'est pas tué. Il aurait été assassiné. Au moment de sa mort, il s'occupait de l'impression d'un ouvrage: "Juvenilia", où il racontait ses premières années. Il l'avait apporté à un imprimeur de Saint-Germain-en-Laye qui, ayant vu et revu l'écrivain à ce moment, ne crut jamais au suicide."

Gérard de Nerval a-t-il été tué ou s'est-il suicidé? Cruelle énigme.

L'*Intransigeant*, après avoir cité M. Louis Forest dans son courrier littéraire, ajoutait:

"Disons qu'il est bien difficile de savoir jamais la vérité là-dessus. Un de nos amis vient de passer une semaine entière à étudier cette affaire, grâce à tous les documents imaginables: il y a presque autant de présomptions matérielles et morales pour l'assassinat que pour le suicide.

"Dans tous les cas, ce n'eût pas été un suicide ordinaire puisque aussi bien, c'est au moment même où Gérard venait de parvenir à la plus émouvante foi religieuse qu'il se serait pendu. Folie, alors?

"Ces questions ont été étudiées longuement, fort longuement, dans un livre énorme: "Gérard de Nerval", par Aristide Marie.

"Livre qu'on lit d'un bout à l'autre comme le plus palpitant des romans; livre qui a coûté des années de recherches, de labeur savant; livre inconnu aussi.

"Car c'est bien là l'éternelle malchance de Gérard: les deux livres qui ont le mieux remis en mis sa figure dans l'exacte lumière, les livres de Jacques Boulenger et d'Aristide Marie ont paru comme la grande guerre éclatait."

Si mes souvenirs sont exacts, Victorien Sardou, qui s'était beaucoup intéressé à la question, estimait, lui, que Gérard avait été assassiné.

On sait que l'ignoble petite rue de la Lanterne faisait partie de l'antique quartier qui disparut lors du percement du boulevard Sébastopol et de la construction du théâtre qui porte actuellement le nom de la plus illustre des tragédiennes. Devant moi, lors des répétitions de "La Sorcière", Sardou expliqua à Sarah Bernhardt que la loge de son souffleur se trouvait exactement à l'endroit où par un affreux matin on avait trouvé le cadavre de Gérard de Nerval.

R. L.

Querelles littéraires entre cousins

Un tout jeune auteur américain, M. Sinclair Lewis, après avoir passé un an en Angleterre, a quitté le pays de méchante humeur et dit leur fait aux auteurs anglais. Il les trouve dépourvus de sève, mais surtout trop protecteurs. Ils épluchent la syntaxe américaine; ils font la moue devant les phrases venues de New-York et il n'est pas de jeune homme de 18 ans qui ne se croie autorisé à donner des conseils de style aux auteurs en vogue de l'Amérique, sous prétexte qu'il est né en Grande-Bretagne. Ajoutez à cette suffisance que les Anglais n'achètent guère nos livres, qu'ils ignorent Edith Wharton, Sandburg Hergesheimer, Cabell et Mencken, étoiles du firmament littéraire aux Etats-Unis. Cete protection dédaigneuse n'a que trop duré! L'Angleterre n'est plus notre mère. Elle est tout au plus notre soeur! Et elle est pleine de coteries!

Les Anglais protestent avec énergie. Ils rappellent qu'ils ont accueilli et glorifié, bien qu'il fût mal élevé, Wall Whitman, ce poète et ouvrier de génie qui passa sa vie en blouse blanche et que les Américains avaient proscrit. Ils ont rendu hommage à Edith Wharton l'ironique et à Hergesheimer le rabelaisien. Quant aux coteries littéraires qui, en Angleterre, se déchirent, elles ont plus d'intérêt que les fades adulations des camaraderies américaines.

Rien ne vaut une petite querelle pour réchauffer le sang et entretenir l'amitié. Mais combien je préfère à ces disputes l'aménité charmante de la reine Lilino Kalani, des îles Hawaï. Elle dinait, toute noiraude, chez la reine Victoria, et lui dit avec un bon rire, qui découvrait ses dents blanches: "J'ai tout de même du sang anglais dans les veines! — Comment cela? dit Sa Majesté. — Mon grand-père a mangé votre capitaine Cook."

Le parapluie du vicomte Lascelles

Lors de leur visite à Paris, le vicomte et la vicomtesse Lascelles allèrent visiter le musée Rodin.

Esclave de la consigne, le portier du musée, avisant le parapluie du vicomte, demanda que l'objet lui fût remis. Mais l'époux de la princesse Mary s'y refusa obstinément.

Le conflit se serait sans doute prolongé indéfiniment si la princesse, d'une voix sévère, n'avait dit:

— Soyez tranquille, monsieur le gardien, je veillerai moi-même, à ce qu'il n'abime rien!"

Pleinement rassuré, le portier n'insista plus. Et le vicomte Lascelles garda son parapluie.

La femme ne devra plus...

Désormais la femme ne devra plus obéissance à son mari.

La commission chargée de reviser le "prayer book", en Amérique, vient de décider de supprimer cette formule ridicule...

Les féministes ne manqueront pas de chanter victoire.

Et cependant n'y a-t-il pas bien longtemps que la vieille formule n'a plus aucun sens?

En Amérique comme en France, l'homme a toujours eu tendance à obéir à sa femme...

Coupon graphologique

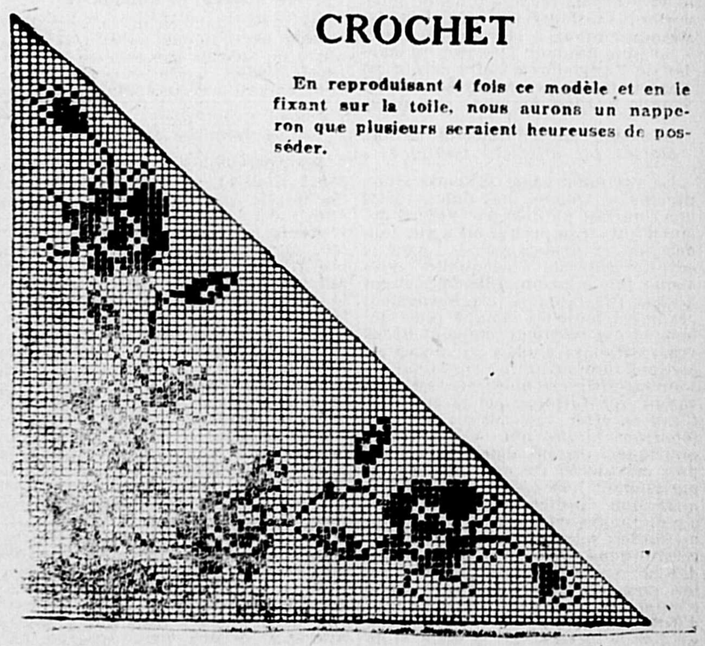
Esquisse graphologique
de JEAN DESHAYES,
— AU —
"NATIONALISTE"
26 AOUT 1922 *Bon pour un mois*

Un coupon valable et 25 sous en timbres-poste doivent accompagner chaque envoi.

Tout manuscrit doit être à l'encre, sur papier non-rayé. Ne pas envoyer de copie.

Adresser: Jean Deshayes, le "Nationaliste", Montréal.

CROCHET



En reproduisant 4 fois ce modèle et en le fixant sur la toile, nous aurons un napperon que plusieurs seraient heureuses de posséder.

Le Nationaliste presents republican side of Irish affairs. The Daily Press confines itself to the free state aspect. Our readers are therefore conversant with both points of view.

England demands as security Customs of Free State for next twenty-five years

By Hanna Sheehy Skeffington.

Dublin, July 28.—Today, as was expected, the Provisional Government plus some of the ministry of the second Dail (a curiously mixed team) have for the fourth time solemnly "prorogued" the Third Dail until the war is over, which is approximately fixed as likely to happen within the next fortnight! How a Parliament can be prorogued that has never met, how the Second Dail which was bound to meet once again is wiped out of existence by a Provisional Government which derives its sole and temporary authority from the Dail are points that have not been and cannot be explained. The situation reminds one of the Mad Hatter's Tea Party in Alice in Wonderland.

Military Dictatorship

Meanwhile we are under a usurping military dictatorship of three with Macready, advisor and British military "expert," in the background. The press is gagged by the censorship, permits to travel anywhere in Ireland are necessary and every day new restrictions are being imposed. Yesterday a decree was promulgated forbidding use of motors to any persons not in possession of a permit and the importation of various articles from petrol to lubricating oil and machine plates forbidden. The jails are filled to overflowing, partly with military captives and partly with "suspected" persons, all of whom remain untried and uncharged without the elementary rights of ordinary untried prisoners. Some recently netted have been Labor organizers, trade union officials of the Irish Transport Workers' Union. These and others who protested against detention without trial (interviews with their solicitors being forbidden under the military regime) were offered freedom on condition that they signed a document declaring that they will not "interfere with the persons or property of others and will not take up arms against the Parliament or Government or support such action"—a fairly wide signing away of all personal liberty for all time. The prisoners have naturally refused. Every political prisoner in Ireland in the past could have had liberty at such a price had he or she so chosen.

Signs of Reaction

There were many signs within the last week of a healthy reaction against government tyranny setting in. The abortive Labor conference of last week has been followed by a similar peace conference in Cork, calling for the immediate summoning of the Dail to consider terms of peace. Delegates from this body have come to Dublin to interview the heads of the government. An offer has been made to hold the Dail in Cork, if necessary, in Case Dublin is considered impossible. Safe conduct for all T.D.'s has been guaranteed by the Republicans. Liam de Roiste, treaty T.D. for Cork City, has threatened to resign if the government continues to turn a deaf ear to the demands of the conference. Dr. Gilmartin, Archbishop of Tuam, has also spoken strongly in favor of the summoning of the Dail and the cessation of civil war. Th Labor Party and the organized women's societies have held similar conferences and various meetings of protest have taken place (on all which activities the censored press is practically dumb). Hitherto, however, all this has had no effect outwardly upon the government, and we are solemnly told that the reason for not calling the Dail is that a number of T. D's (about 16) on the government side on active service. As if the British House of Commons, the German Reichstag and the French Chamber of Deputies had not sat throughout the Great War!

Gavan Duffy's Resignation

A other blow to government unity is the resignation this week of Gavan Duffy, signatory of the treaty and Foreign Minister to the Dail. He states cryptically that he is in favor of the "military policy" of the government, but differs from it in other matters, leaving said matters to conjecture. Apparently these have to do with foreign policy. Certainly, as an admitted colony of Great Britain under the treaty, Ireland, or, rather, the Free State, can hardly claim to have any foreign policy worth the name. But one would have supposed that Gavan Duffy might have discovered this before accepting his portfolio.

England's Bonded Slaves

Another important fact that possibly has a bearing upon the foreign minister's resignation is the impending bankruptcy of the new government. In view of the colossal claims it faces for compensation (amounting to several million pounds) as a result of the destruction of property involved in its present military tactics, the upkeep of a large standing army entirely unproductive, the pensioning off of large bodies like the R.I.C., etc., the government is compelled to raise a large loan as soon as possible amounting, it is said, to at least 30 million pounds. *The British Government being the only one for obvious reasons that can furnish the sum, is demanding as security for repayment the revenue of the customs from the Free State for the next 25 years! Thus goes the promised fiscal autonomy about which Griffith and the rest exulted so prematurely, thus goes one of the apparent advantages of the treaty.* We shall be the bond slaves of Britain for the next 25 years if the deal goes though. It will be seen how completey Britan scores, Thereore, by the present civil war

Paying for their Subjection

We pay for our own subjection and economic ruin and we pay at the cost of our fiscal freedom. Naturally these matters have not yet become public property, but they are freely talked of by those who know (my information comes from a specially well-informed source). The discrediting nature of the deal may have been a factor in Gavan Duffy's resignation—it may have proved too much for him, for it will be remembered he was one of those who, with Barton, stood out till the last against the treaty "under duress," but, unlike Barton he apparently accepted the accomplished fact and took office accordingly.

Craig-Collins Treaty

Another significant rumor is that through the instrumentality of a Northern Bishop (McRory) peace has been signed between Craig, Collins and the British on the Understanding that the Catholics and Nationalists of the North accept the Six County Parliament of "Northern Ireland" for the next three years; in other words, accept partition. This treaty is naturally not public property as yet, and indeed may never be, but I have good authority for saying that it has been made. It recognizes partition formally and hands over the Northern Irish to the Orange Party, apparently unconditionally. Meanwhile there is a lull in the pogrom, though the illtreatment of prisoners and the general terrorism continues. Two young girls were murdered by British troops this week within Northern territory, shot dead for refusing to halt when entering their own home which was being raided by British troops. As a result of the general understanding between Free State and Orange gunmen there has been little publicity upon Belfast atrocities since the civil war broke out. I append, however, some remarkable photos taken recently in Belfast illustrating the war waged upon children by the Collins-Churchill allies.

THE BASER ELEMENT OF THE POPULATION EMPLOYED TO HUNT DOWN REPUBLICANS

By Aodt De Blacam.

EIRE, July 21.—The state of affairs and the methods of Churchill's henchmen may be gauged by the following telegram which Laurence Ginnell, T.D., sent to Michael Collins:

"Am convalescing in the home of two trained nurses at Kilbride Villa, Bray. Free State soldiers robled the house last night, including L 60 of my money, six Bank of England L10 notes. Leader gave receipt signed Finnegan, and said he had Captain Doran's orders to shoot me at sight. I claim from you my money and effective protection.

"Laurence Ginnell."

The press refused to publish this telegram from a famous Irishman.

Why the Trailteann Games Were Postponed

The Trailteann Games have now been postponed till 1923. They were to have been held in 1922, and the postponement was compelled by the strong action of our American friends who refused to come over to the games if held this years. When J.J. Walsh announced, just after the Republican withdrawal from the Dublin strongholds, that the games would be gone ahead with, we were all shocked. Consider the indecency If holding a great world festival within a month of Cathal Brugha's death, and amid nationwide mourning for slain men. But the Free Staters wanted to push the games on for propaganda reasons — that is, as a means to make the world believe that the war in Ireland was a mere insignificant riot that need not interfere with serious affairs like sport.

The callous indecency of this intention moved two of the most distinguished men associated with the games to resign from the council, viz., P.T. MacGinley ("Cu Uladh"), the famous Gaelic scholar, and Sean O'Sheehan, who was in charge of the entertainment section of arrangements. Their letter to the press stating reasons for resigning was suppressed by the censor! This incident shows how drastic censorship is. Not only is the military news falsified beyond belied, but even a letter on a sports matter is suppressed!

But the resignation of these two members of the council was follow ed up by the Scottish president's resignatian and the withdrawal of support by the Dublin Industrial Development Association and the Gaelic League. On top came the American teams' withdrawal, which smashed the proposal to degrade a noble function to a piece of dirty propaganda, for the games without the American teams would be a farce. What is to be thought of men who would encourage merrymaking in mockery of the dead and the captives?

Two Jailers Recruited From Gaelic League

Colm O Murchadha a Gaelic League worker, is now governor of Mountjoy Prison, and supervised the recent shooting at prisoners, which went on for 25 minutes. Madame Gonne MacBride's gallant young son is among these prisoners When this famous Irishwoman, widow of Major MacBride (shot after Easter Week, 1916) called on Mr. Griffith to appeal to him for fer son's sake, that Irish gentleman refused to see her and sent an insolent message saying he was aware of the facts and took full responsibility.

The governor of Kilmainham Prison—now full of Republican prisoners, though condemned when in English hands as unfit for habitation—is Sean O Murthuile, until lately general secretary of the Gaelic League. This man has of late years been the puller of the strings of the I.R.B., and he has honeycombed Dublin with his agents. The I.R.B., now that it is no longer Republican, controls the jobs of all Ireland. The Gaelic League is well rid of these two jailers.

Some Revolting Facts to Be Submitted to the Holy Father

I understand a movement is afoot to submit to the Holy Father an account of the sacrilege which is being used to force the Slave State on devout Irish Catholics. Appeals wnich have been addressed to some eminent Irish ecclesiastics (Free Staters) have been ignored, and therefore it is proposed to appeal to the Father of Christendom. During the fighting in Dublinan eminent Irish lady, prominent in the Cuman Na mBan, called at Marlboro street (the Pro-Cathedral) and asked for a priest to hear confessions in the Hamman Hotel where our soldiers were in danger of death. The reverend administrator refused to allow any priest to go, and described the Republican soldiers (who were on the defensive) as murderers. The day before, two girls called at the Presbytery to get a priest for a boy who was dying, but they got no answer, and when at last they got a priest from Gardiner street (the Jesuit Church) the poor lad was dead. Father Macardle, one of the Pro-Cathedral curates, on another day, refused to hear confessions of executive forces.

The tragedy of this is unimaginable. The men who were thus refused the consolations of religion at the point of death—which every Catholic values so much—are of the best Catholic type in all Ireland, men who chose the hard road through sheer love of God instead of perjuring themselves and taking bribes. Oh, how blind is the refusal of the Sacraments to these devoted men! Could it be believed that God's priests would allow political prejudice so to distort their sense of their sacred office? Catholics throughout the world should make their feeling known on this matter. Let them pray daily in the churches for the good men who are being shot down and denied the wonderful consolation of o[illegible]ly religion.

Poblacht Na h-Eireann in a war issue pur[illegible]hes an intensely significant [illegible]10 [illegible]ination of the names of the [illegible]ionalate men who were killed o[illegible]unded in the Dublin fighting. [illegible]e were 141 casualties. Of these, only five men were in the I.R.A. since 1918 and only eight since 1919. The rest—133 men—were truce heroes, or new recruits that is men who stood aloof from the I.R.A. when it was fighting the Black and Tans. Thus it is clear that England is simply arming the base elements of the population and letting them loose on the country to hunt down, for pay and plunder, ill-armed or unarmed men.

The Memory of the Dead speech of Father Myles Allman, M. A. at Castle Island Co. Kerry

Having commended the souls of the brave lads whose clay lay before them, Fr. Allman went on: The story of these gallant lads is simple. In the last hours of the nation's fight they went forth, gay and laughing, into battle. The fortunes of war were against them. They fought and they fell. As the morning of peace dawned upon their country, Ireland had gathered them into the army of her martyrs; and we hope and pray that a merciful and just God had gathered them like wise into the great army of his own elect. They have gone, but their memory cannot fade. We, their friends, have come on this first of many pilgrimages to do them honour. We honour too the heroes of the dead past—the brave young men who, in all the generations preceding ours, have, with the same national faith in their hearts, gone into the struggle, and gone down in the struggle with Ireland's enemy, handing on to their successors the sword of freedom. Lastly, we pay tribute this afternoon to the homes that have sacrificed happiness and fortune in giving up those young lives for our sake. We honour particularly the poor mothers—they who have knelt above the graves of their martyred boys, sorrowful indeed with all the tenderness of our Irish mothers' sorrow; yet with that unrepentant resignation which Padraic Pearse has immortalised for us in a poem that seemed prophetic:—

"I do not grudge them, Lord, I do not grudge.
My two strong sons that I have seen go forth
To break their strength and die, they and a few
In bloody protest for a glorious thing
They shall be spoken of amongst their people,
And the generations shall remember them
And call them blessed."

Yes, my friends, with pride do we speak of the dead, but in sorrow, alas! must we speak to-day of the cause for which they gave their lives. *One year ago the enemy confessed his failure to conquer us in the field.* To-day he has almost won. We have suffered at Downing street the same tragedy that America (and through America the world) suffered at Versailles. What we won on the battlefield we lost at the peace table, and for the present we can only gather up what may still be saved from the wreckage of our ideals. It would be idle as it were unfair to lay blame for all this on one leader or on another. They all, I presume, did their best, but England outmanoeuvred and divided them. By concessions that seemed generous, threats that seemed terrible and promises that seemed fair she finally brought a number of our representatives to agree to abjure the faith for which those boys died, and to call that sacred faith a shadow. The punishment that always follows apostacy to great principle has overtaken us. *Those who in December signed the Treaty to avoid renewed war with England those who accepted the partition of the nation to avoid a clash with the North East, those who only a few weeks ago cried out in horror at the very mention of civil war have fired the first shot in this hateful struggle with formerco mrades.*

Civil war is a dreadful scourge upon a people. During all the turmoil of recent months we hoped against this visitation, prayed against it, struggled against it. We believed that this Irish Nation was greater than the Republic, greater than the Treaty, greater than the Free State, and for a thousand De Valera or ten thousand Griffiths we would not say or do anything that might be subversive of the common interest, and the fair name of Ireland. But our hopes have been shattered, the Constitution has been published, and the events of the past week have revealed the whole scheme of settlement to us in its nakedness—an *elaborate British device to embroil this and succeeding generations in the horrors of civils trife.*

And what is happening to-day is almost equally certain to take place in the next generation and in the next. *As long as England's King and England's Empire try to exercise lordship over Ireland, so long will there be men ready to give their lives to abolish that lordship.* To-morrow, ten years hence, twenty years hence, other young Irishmen will visit yonder field where their brothers fell, and they will mark the soil that was made red with their blood. Th y will come in pilgrimage again here to this church yard, and as they kneel above these graves the call of fallen comrades shall echo back to them. That call will be answered.

Now the tragedy of it all is this, that if the present scheme be accepted as it stands according to British schedule, the young men who go into the struggle in this generation, or in the next, will have to face, not an English Imperial garrison, as in the past, but an Irish Imperial garrison, who, for England's interest, who, for the Empire's interest, but in Ireland's and liberty's name, will crush this insurrection in a bloody civil conflict, of which England will no longer appear to the world as the real author and instigator. You need only look at the example of South Africa: and the events of the past week show that we in Ireland can produce a Botha or a Smuts as well as the Boers can.

I fully admit that superior force may compel us to halt on our way to the final goal, and that no generation can, for instance, endure war and its dread consequences beyond a certain point. But this I hold to be supreme, that if the journey has to be completed by stages it would be criminal to erect, or to help the enemy to erect, at any halting place, a barrier that must be fatal to the next advance.

It is an excellent thing to secure control of our financial and economic life, to control our own education—though this will be difficult while we remain in a voluntary union with England. It is an excellent thing, too, to get the British forces cleared out of the greater part of the twenty-six counties. *But if, in return for this half justice, we must not only abjure our national sovereighty, not only hand over our ports to England, and make the British, Crown the final authority over our government and our army*—but if we must go further and permit the partition of our country into two rival states with a religious ascendancy dominating the one and a political ascendancy dominating the other, if our Government must be pledged by oath and by hundred constitutional devices to suppress any uprising against the British Crown in Ireland, if in a word we must place the loathsome, almost impassable barrier of civil war in the pathway of those who, in future, may endeavour to realise the ideal for which these boys died, then *vain indeed was their sacrifi-*

REPUBLICAN NOTES

The Price

What prosperity will ever make a land tolerable in which good and noble men are slain, and base hucksters exalted? What will it profit a nation to gain the wealth of America and lose its own honour and loveliness and decency?

The Truth About Dundalk

Poblacht Na h-Eireann, July 21.

Commandant General Frank Aiken (officer commanding, Fourth Northern Division) has issued a statement giving the true story of the Free State "victory" in Dundalk on the 16th, when 300 men were "captured" in barracks. Restrained comment on the statement would be impossible, and we will therefore make no comment, merely recording the main facts stated by the commandant general:

1. Dundalk is the headquarters of the Fourth Northern Division, and the 300 troops stationed there on the 16th were neutral troops who had up till then recognized the authority of the Dail Minister of Defense, but were unwilling to fire on Republican soldiers.

2. Receiving an order on the 14th to attack the I. R. A., Commandant General Aiken concealed the arms of the division and travelled on the 15th to Dublin with his staff to place his views before Mr. Mulcahy, who instructed him to return and prepare a full memo for him.

3. Having written this memo on the night of the 15th-16th. Commandant General Aiken retired to rest. He was soon awakened to find the barracks seized by Free State troops of the Fifth Northern Division and himself and his unarmed men made prisoners.

4. Parole was given him on the 16th, and revisiting Mr. Mulcahy he demanded his and his men's release, demanding also that the full truth be published lest the honor of the I. R. A. be smirched by the bloodless surrender of 300 men falsely stated to be Executive troops on active service. Mr. Mulcahy said the prisoners would be released on signing a certain undertaking. This condition Commandant General Aiken refused, and having been guaranteed prisoner of war treatment for himself and his officers, returned to Dundalk. Nothing was done by Mr. Mulcahy to make the truth known.

5. On his return Commandant General Aiken learned that his officers were to be imprisoned as criminals. He asked for parole again to see Mr. Mulcahy. It was refused and he is now in custody.

6. Commandant General Aiken concludes his statement with an appeal to his men to bear no ill will towards the individual troops who took the barracks, but never to join the Free State Army while the oath remains in the constitution.

Lloyd George's Ultimatum

Lloyd George's ultimatum to Griffith and Collins was even stronger than Churchill's. He said in the House of Commons debate of June 26, two days before the Four-Courts were shelled:

"Here you have three or four hundred young men seizing the courts of justice in their capital near the center of government. *** Without using any language of menace it is essential that that should be brought to an end and brought to an end quickly. *** It is flaunting defiance of the treaty. *** These men are Republicans. They proclaim themselves Republicans. The treaty is a treaty which accepts the monarchy. We have communicated out views to the Provisional Government upon this."

The Provisional Government stood by the monarchy and obediently shelled the Republicans.

Poblacht Na h-Eireann, July 21.

As a cloak for their treacherous servility to Churchill, the Free State junta plead that the people at the recent elections gave them a mandate for war. But their acts have belied their words. Their diabolical work was begun without one moment's consultation with the representative body the electorate created, and they now postpone that body from week to week because plainly they fear its verdict. But the people have begun their revolt, and already the Irishwomen's organizations have vehemently protested against war; the Labor representatives denounce it, and more significant still, a conference of prominent treaty supporters and other non-Republicains held in Cork last Monday condemned the war in unmeasured terms and demanded unanimously an immediate session of the Dail that it might be ended.

No popular mandate exists for the use of British guns on Irish soldiers of freedom; no popular authority supports this last mad assault upon the independence of the Irish people. It is the headlong work of a few men drunk with power and slaves to the false gods of expediency which they set up in the Dail in the fatal December of last year and have since ordered the whole Irish Nation to adore.

"Crushing the Rebellion"

True to its British origin the Provisional Government has proclaimed its intention never to rest until the "rebels" lay down their arms and sue for mercy. Whenever Lloyd George found that he was unable to check the shooting of his armed Irish constables and the sniping and ambushing of his armed patrols — operations directed by Mr. Collins and Mr. Mulcahy — he made a "no surrender" speech designed to hearten with phrases a public distressed with continual failure.

On June 16, 1921, less than a month before the truce, Sir Henry Wilson, Chief of the General Staff, wrote from the British War Office that "the government" appears to be determined to "crush the rebellion in the South and West." Three weeks later the "rebellion" crushed Sir Henry Wilson and his government.

Today Mr. Griffith and his war office take up this abandoned determination using language almost identical. While admitting their failure in nine counties of the South and West and nursing a false optimism in regard to the other 17 they declare themselves on the verge of victory. Property is sacred and must be defended — by bombardment: life is sacred and must be protected — by artillery, armored cars and bombing planes.

So they hurl themselves downward on their mad end hopeless course and when their own supporters cry to them for peace they snarl back that peace with their own brothers would be "too costly for the Irish Nation."

Verily though these men have been faithless to their own race they are keeping strict faith with Churchill. But both he and they are reckoning without the Irish people, and when the anger of that people breaks fully upon them may God hep them.

Who is the Enemy?

Some of the Free States war bulletins refer to their operations against the enemy. Who is the enemy? Here are some of the people included in the term "enemy" against whom the Free State forces have taken action:

The mother of Padraig Pearse. Her houses raided in the dead of night.

The wife of Eamon de Valera. Her house raided in the dead of night.

The sister of Kevin Barry. Arrested by Free State soldiers on the evacuation of O'Connell street.

The widow of Terence MacSwiney. Arrested by Free State soldiers on the evacuation of O'Connell street.

The sister of the O'Rahilly. Held up and searched on the streets of Dublin by orders of Desmond Fitzgerald.

The sisters of Eamon Daly. Their house invaded and wrecked by Free State troops.

Greenwood called these the enemy, Collins calls these the enemy. Where is the difference?

LA VIE SPORTIVE

POUR LES PROGRES DE L'AERONAUTIQUE FRANÇAISE

Après avoir connu une ère de prospérité forcée pendant la guerre, l'aeronautique a subi une crise douloureuse. Pendant deux années, fatiguée de son prodigieux effort de guerre, elle a somnolé. Le mérite d'avoir ranimé des énergies défaillantes revient, on le sait, à M. P.-E. Flandin, alors sous-secrétaire d'Etat de l'Aéronautique, qui entreprit de susciter chez nous un grand mouvement en faveur de l'aviation commerciale. Celui-ci n'a peut-être pas donné ce que le profane avait trop hâtivement imaginé; mais il est pourtant remarquable, ainsi que le prouve le nombre de Kilomètres parcourus par les appareils des compagnies exploitant régulièrement les lignes aériennes. Paris-Londres, Paris-Bruxelles-Amsterdam, Paris-Varsovie, Paris-Constantinople (en voie d'achèvement), Paris-Lausanne, Toulouse-Casablanca et bientôt Paris-Dakar, pour ne citer que les plus importantes lignes ou parties de lignes. Ces chiffres éloquents sont: 1919, 382,784 kil.; 1920, 1,653,269 kil.; 1921, 2,799,130 kil.

Quant au nombre des passagers, il est passé de 1,288 en 1919 à 4,547 en 1920 et à 7,439 en 1921. Bornons là l'énumération de chiffres qui donnent une idée générale suffisante du développement de l'aviation française commerciale.

Il a paru intéressant de demander à son nouveau président quel pouvait et devait être à l'heure actuelle le rôle de l'Aéro-Club.

— Dans mon allocution au dernier dîner de l'Aéro-Club, où je remplissais pour la première fois les fonctions de président, je me suis efforcé, en effet, dit M. P.-E. Flandin, de définir ce rôle.

"Nous ne devons jamais oublier à l'Aéro-Club nos deux sous-titres: Société d'encouragement à la locomotion aérienne, d'une part; Fédération des Sociétés aéronautiques françaises, d'autre part.

"Comment encourager effectivement la navigation aérienne? en la pratiquant nous-mêmes, en la rendant accessible au plus grand nombre. Il n'est pas douteux que les pionniers du ballon libre, en multipliant naguère leurs ascensions ont fait oeuvre éminemment utile: de leurs rangs sont sortis tout naturellement les premiers pilotes-aviateurs. Leur passages au-dessus des foules excitait la curiosité et l'intérêt autour de la conquête de l'air. Et tous les grands progrès de l'humanité sont, vous le savez, oeuvre collective.

"Les facilités que l'Aéro-Club offrait autrefois à ses pilotes d'aérostat, nous souhaitons pouvoir les offrir demain à ses pilotes d'avions de tourisme. Nous voulons, en un mot, reprendre après guerre le tourisme aérien d'avant-guerre, sous toutes ses formes. J'ai déjà demandé à mon ami M. Laurent-Eynac, sous-secrétaire d'Etat de l'aéronautique, de réserver une place à l'Aéro-Club dans ses installations d'Orly. Il y est disposé et j'espère, par ailleurs, obtenir, pour favoriser cette propagande aérienne, les généreux concours qui n'ont jamais manqué à l'Aéro-Club...

— N'avez-vous pas vous-mêmes acquis un avion de tourisme?

— En effet, et je compte l'employer aussi souvent que je le pourrai.

"Malheureusement, le tourisme aérien est conditionné dans son développement par l'organisation des routes aériennes, et malgré les efforts du service de la navigation aérienne, cette organisation est bien limitée et bien lente. Si, débarquant à Touggourt ou à Colomb-Béchar, vous vous proposez de traverser le Sahara en auto, vous seriez fort embarrassé et les difficultés que vous rencontreriez vous serviraient à apprécier les facilités qu'offre à l'automobiliste un réseau routier bien entretenu, bordé de dépôts d'essence, de garages, d'ateliers de réparations et jalonné par des poteaux indicateurs. Hélas! pour le tourisme aérien, la France est encore un Sahara. On s'est étonné qu'il n'y ait pas plus de propriétaires d'avions de tourisme en France, mais où iraient-ils avec leurs avions? Vous voyez combien la reprise active de la propagande même avant la guerre par la Ligue aérienne en faveur de la création, auprès de chaque ville, de terrains d'atterrissage aménagés est nécessaire. Je ne me dissimule pas qu'il sera long et difficile d'obtenir des résultats, mais avec l'appui de nos aéro-clubs locaux, avec le concours des services publics, avec l'aide de la presse, je ne désespère pas obtenir un résultat.

"En outre, pour rendre moins onéreux le tourisme aérien, nous demanderons le rétablissement de la prime d'achat aux avions de tourisme, si malencontreusement supprimée cette année, le garage gratuit des appareils, un forfait d'entretien avantageux consenti par les constructeurs.

— L'Aéro-Club ne prenait-il pas à sa charge autrefois, au profit de ses membres, une partie du prix du gaz de gonflement des ballons et ne pensez-vous pas agir de même à l'égard du combustible pour avions?

— C'est, en effet, une question à étudier, mais, pour le faire, il faut être riche! Nous ne le sommes pas. Nous ne pourrons du reste examiner cette possibilité qu'au moment où nous serons installés à Orly. D'ici là, il faut travailler à accroître nos ressources, principalement en augmentant le nombre des nos membres.

"Je me résume. Mon programme est d'améliorer la vie intérieure de l'Aéro-Club pour augmenter le nombre de ses membres; augmenter le nombre de nos membres pour accroître nos ressources et notre autorité; accroître nos ressources pour les consacrer à l'encouragement direct de la navigation aérienne; accroître notre autorité pour obtenir des pouvoirs publics, centraux ou locaux, le développement de l'organisation aérienne et le tourisme aérien pour favoriser l'essor général de la navigation aérienne; travailler dans ce but final en liaison étroite avec la chambre syndicale par une collaboration scientifique et une commune propagande; décentraliser l'action de propagande en nous appuyant sur nos aéro-clubs et sociétés aéronautiques provinciales affiliées, mais l'unifier au profit d'une politique générale aérienne inspirée de cet axionne: la maîtrise du progrès aérien est pour un peuple le gage de sa puissance militaire et économique."

Il restait à voir M. Louis Bréguet, président de la chambre syndicale des constructeurs.

— Nous avons toujours accepté avec empressement de collaborer avec l'Aéro-Club, nous dit M. Bréguet. Cette collaboration s'est surtout manifestée au point de vue technique, puisqu'un grand nombre de nos membres font partie de la commission scientifique, de la commission d'aviation, de la commission des ballons dirigeables de l'Aéro-Club. Dans cet ordre d'idée et pour développer cettte collaboration, nous avons créé la commission technique et scientifique que préside le professeur Marchis.

"Le bureau de cette commission a pour mission de se renseigner sur tous les progrès techniques réalisés dans tous les pays et de les communiquer à ses membres. Un bulletin mensuel est rédigé à cet effet et une bibliothèque déjà bien pourvue a été constituée. Cette commission garde un contact utile avec les services techniques du sous-secrétariat d'Etat de l'aéronautique et collabore avec eux.

"En accord avec l'Aéro-Club, nous travaillerons à obtenir des pouvoirs publics le plus large encouragement pécuniaire à toutes recherches destinées à faire progresser la qualité du matériel volant.

"Mais à côté de ces questions de seule technique, qui sont fondamentales, puisque sans bons avions, sans bons dirigeables, sans bons moteurs, sans bons appareils de navigation, sans infrastructures convenables, il ne saurait y avoir un développement sérieux de l'aronautique, il y a celles qui sont destinées à favoriser la navigation des bons engins volants.

"Ceci est surtout affaire de propagande, et là surtout notre désir est d'appuyer efficacement l'Aéro-Club. En liaison avec l'Aéro-Club, nous nous occuperons d'établir des programmes, de chercher à fixer la politique aérienne de la France.

Du point de vue commercial, nous devons nous occuper de faire valoir sur tous les marchés du monde le matériel français et aider tous nos adhérents.

"Nous devons entreprendre l'organisation d'expositions et de manifestations similaires.

"Chaque fois que l'Aéro-Club proposera à notre attention un problème technique nouveau, nous nous efforcerons de le résoudre. Notre désir est de supprimer les cloisons étanches et de travailler dans le plus complet esprit d'union avec tous les groupements qui font ou feront appel à notre concours."

A propos du championnat amateurs de golf

Sur les bords du Fife, en Ecosse, les traditions du golf sont jalousement conservées dans le temple du "Royal and Ancient."

Or, il y a quelques mois, ses vénérables gardiens soudainement frémirent en présence d'une effarante réalité; un groupe de révolutionnaires et non des moindres, puisque sur une même liste on voyait le nom de M. H. Hilton rejoindre celui de M. Roger Wethered, pour ne citer que les plus marquants, demandait tout simplement que soient modifiées de fond en comble les règles jusque-là en usage dans le championnat des amateurs.

Cette épreuve s'est, depuis sa fondation, toujours disputée par éliminatoire, en match play sur 18 trous. Après un tirage au sort, chaque joueur pour arriver en finale doit faire mordre la poussière à tous les adversaires qui lui sont successivement opposés. Et la finale seule se joue sur 36 trous.

Les audacieux signataires de la pétition voulaient que les deux premiers tours fussent joués d'après les règles du "medal play" c'est-à-dire en comptant les coups et non les trous; les quatre-vingts meilleurs scores seraient seuls conservés après le premier tour, et les trente-deux joueurs classés en tête après le second tour s'éliminaient ensuite d'après la vieille formule dans des épreuves dont chaque étape serait portée à 36 trous.

Cette modification au règlement permettrait, désaient-ils, de se rendre plus exactement compte de la valeur réele des concurrents, moins exposés dans une épreuve deux fois plus longue à ne devoir succès ou défaite qu'à un hasard plus ou moins heureux.

Les charmes et les inconvénients du "match play"

Après quelques semaines de stupeur, les classiques de Saint-Andrews commencèrent à réagir et une contre-pétition, revêtue de non moins illustres signatures ne tardait point à prendre à son tour le chemin du célèbre Club.

On dut alors constater que le "match play" comptait encore de nombreux partisans. Reconnaissons que ne paraissent pas toutes vaines les raisons invoquées pour justifier leur préférence.

Match signifie rencontre. Faisant appel à toutes les qualités combatives de l'individu, il permet de connaître la valeur exacte de son moral en l'obligeant non seulement à éviter les fautes, ce qui parfois conduit à une prudence presque exagérée mais à surpasser, quels qu'ils soient, les exploits d'un adversaire avec lequel on reste constamment en contact. Un match de 18 trous se compose en réalité de dix-huit batailles successives.

A ces raisons, les fervents du concours par coups répondent que dans un match on n'a qu'un adversaire à battre, et que l'on sait constamment ce qu'il suffit de faire pour le battre; que son infériorité relative peut souvent conduire à un triomphe facile, tandis que dans le "medal play" il faut constamment lutter contre de nombreux concurrents. On ne connait jamais leur position exacte, mais il est à peu près certain que celui qui vient en tête est en train d'accomplir quelque chose de remarquable; et cette seule pensée impose une continuité d'efforts inconnue dans l'autre mode de rencontre.

D'ailleurs, saisi de la question, le comité du A. and A. vient de rendre son arrêt. Les conditions en vigueur ne subiront cette année aucune modification; mais dans l'avenir, le "medal play" ne sera introduit dans le championnat amateur que si ce changement est "incontestablement trouvé nécessaire" pour la plus grande convenance des joueurs.

On profitera de leur réunion à Sandwich pour leur demander leur avis.

Reconnaissons que partisans et adversaires de l'ancien état de choses semblent appuyer leur revendication de solides arguments; n'est-il d'ailleurs pas possible de se mettre d'accord en disant que le "match play" est plus amusant et le concours par coups plus difficile?

FABIEN D'ARVELLE.

Le St-Arsène et le Longueuil

C'est demain que ces deux équipes se feront la lutte sur le terrain du collège. Cette partie qui est attendue avec impatience de la part des supporteurs des deux clubs promet d'être la plus contestée de la saison.

Le St-Arsène fier de sa victoire de dimanche dernier sur l'Excelsior se promet bien de faire subir le même sort aux gars de la rive sud. Ceux-ci cependant se font fort de triompher une fois de plus de cette vaillante équipe.

L'assistance promet d'être la plus considérable de la saison car les St-Arsène seront accompagnés de plusieurs partisans.

En cas de mauvais temps la partie sera remise au dimanche suivant. Si la partie a lieu, le Longueuil rencontrera probablement le Sorel ou l'El Pietto, le 3 septembre.

Le 4, jour de la Fête du Travail, le Longueuil serait disposé à jouer en dehors, si quelque club aimait à recevoir sa visite.

Le 10 septembre le Longueuil recevra probablement le fameux All-Star-St-Gabriel.

Pour informations, G. Daigneault gérant, tél. St-Louis, 759w, adresse, 465 Rivard.



Cette chronique est sous la direction de M. J.-O. Roby, 106, rue St-Jérôme, Montréal, à qui toutes communications devront être adressées.

S. V. P. CORRIGER

Les lecteurs voudront bien corriger le problème 95-B 1 du concours. Le pion blanc 61 devrait être à 68. Le numéro 96-B 2 du concours. Pion noir 5 devrait être à 17.

Aux auteurs et lecteurs nous faisons nos excuses.

DEUXIEME SOLUTION

M. G.-A. Raymond, de St-Jean, nous adresse une deuxième solution au problème *103-C 3, et au problème *104-E 1.

CANADA vs ETATS-UNIS

Demain soir, Fall River, Mass. sera le théâtre de la première rencontre entre nos Canadiens-Montréalais et les Américains pour le championnat international d'équipes.

En effet, hier, nos équipiers sont partis frais et dispos, plein d'entrain, allant esseyer de reconquérir la coupe Caron et le titre.

MM. J.-A. Bleau, W. Lafrance, L. Ottina, R. Dussault, L. Paquette, et A. Tanguay sous l'oeil vigilant du capitaine W. Labrecque, le digne président de la ligue, sont allé tenter fortune contre nos valereux vainqueurs de l'an dernier.

Reviendront-ils avec les honneurs? Nous rapporteront-ils la coupe Caron? Autant de questions, que nous aimerions pouvoir répondre affirmativement, mais que nous devons laisser sans réponse jusqu'à dimanche prochain.

Ils sont partis accompagnés de nos meilleurs souhaits, en attendant espérons des belles parties, que nos confrères des Etats vont avoir le plaisir d'être témoins.

Nous pouvons être satisfait d'une chose, que nos joueurs nous reviennent victorieux ou vaincu, nous avons une équipe digne de nous représenter.

MM. Bleau, Lafrance et Ottina, sont tous trois des champions. MM. Paquette, Dussault et Tanguay, sont trois jeunes, qui malgré leur jeunesse ont déjà plusieurs scalpes à leur ceinture. M. W. Labrecque, qui est de ceux qui aiment l'ombre, mérite bien son titre de capitaine, car s'il le veut, il pourra faire mordre à plusieurs de ses adversaires. Comme joueur, en effet on entend jamais parlé de notre président de la ligue, mais soyez persuadé qu'il sait poussé un pion, quand il le faut.

Bref, nous avons, chez nos voisins, de braves et bons guerriers, et nous avons toute raison de croire qu'ils vont nous rapporter la palme.

Nous apprenons, que notre confrère de la Presse, M. C.-E. St-Maurice, ainsi que notre bienveillant collaborateur M. G.-A. Raymond de St-Jean ,acompagneront l'équipe.

LE TOURNOI DES JEUNES

Pendant que leurs frères ainés, se disputeront le championnat aux Etats-Unis, les jeunes inscrits au tournoi pour la coupe St-Maurice, continueront de se livrer bataille.

Déjà, le vainqueur commence à se distinguer. Nous ne le nommerons pas, de crainte de blesser les autres concurrents.

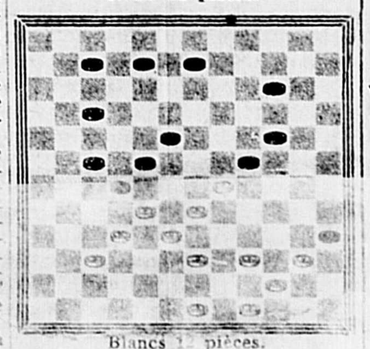
Le score jusqu'à aujourd'hui nous montre le jeune Deslauriers du club Les Etoiles, en première place, suivi de près par MM. Brazeau et Lacasse.

LE CONCOURS DE PROBLEMES

Sous peu nous espérons recevoir le rapport du troisième juge et nous donnerons aussitot les noms des concurrents et les vainqueurs.

No 107. Problème du jeu canadien. Concours — F-1.

Noirs 12 pièces.



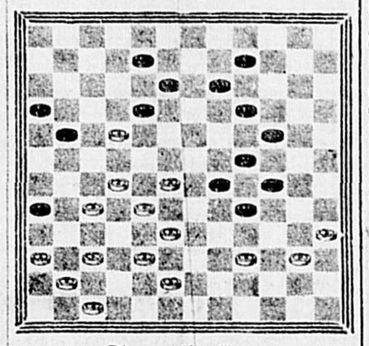
Blancs 12 pièces.

Les blancs jouent et gagnent

SOLUTION

No 108. Problème canadien. Concours — F-2.

Noirs 14 pièces.



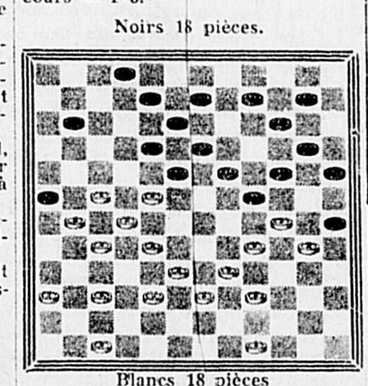
Blancs 15 pièces.

Les blancs jouent et gagnent

SOLUTION

No 109. Problème canadien. Concours — F-3.

Noirs 18 pièces.



Blancs 18 pièces

Les blancs jouent et gagnent

SOLUTION

Le tennis au parc LaFontaine

Les joutes doubles pour dames, au tournoi du parc Lafontaine, qui devaient avoir lieu, hier soir, n'ont pu être disputées à cause de l'incertitude de la temperature. Ces parties sont remises à cet après-midi à deux heures. Le tournoi interclubs commence aussi aujourd'hui; il se poursuivra demain. Voici l'horaire des joutes:

Doubles:—2 heures, Aubry-Gosselin contre Jodoin-Daigneault.

3.30 heures: Guérin-Morel contre Fontaine-Rainville.

6.00 heures: Favreau-Singher contre Gauthier, Bergeron.

Simples: — 1.30 heure — A. Favreau contre Roger, Jodoin.

2.30 heures: René Singher contre Jean Gauthier.

3.30 heures: R. Morel contre Marcel Rainville.

4.30 heures: — Jean Guérin contre Paul Fontaine.

Y A-T-IL ENCORE UN PUBLIC POUR LES MUSICIENS?

La guerre a détruit tant de choses, qu'on peut se demander si elle n'a pas détruit le "public". A Paris, toutes les manifestations d'art (et même de badauderie) peuvent drainer, grâce à la publicité ou au "battage", spectateurs, auditeurs, admirateurs, applaudisseurs, péroreurs et autres empressés "diprimo batelo." Mais cet agglomérat aventureux, est-ce un public?

Devant de telles gens, trop bien intentionnés et toujours prêts à s'attrouper, on peut dire, exposer ou exécuter n'importe quoi. Ils gobent tout, passivement. Parfois, on leur joue des chefs-d'oeuvre incontestables, et même des chefs-d'oeuvre agréables. Mais les auditeurs d'aujourd'hui, semblent rester mornes. Comprennent-ils? Vibrent-ils? Et quelles musiques désireraient-ils entendre puisque les plus belles les laissent sans véritable enthousiasme?... On dirait parfois qu'il n'y a plus de profonde "communication" entre les oeuvres et le public!

Rappelons-nous certains concerts au moment de la fièvre wagnérienne, dans les quelque dix années dont 1890 marque le milieu. Alors les auditeurs, habitués à se retrouver les uns les autres, constituaient vraiment un public. Sans même se parler, on était sûr que, de l'un à l'autre, il y avait un goût commun, une tendance, une aspiration commune. Certes, chacun était rarement au même stade du wagnérisme que son voisin: chez les uns, la fièvre commençait; chez d'autres, elle était à sa plus forte période, tandis qu'elle décroissait déjà chez les plus prompts à se reprendre. Mais il n'importe; dans l'ensemble, et quels que soient les apports individuels, tous les auditeurs avaient entre eux un point de contact: le wagnérisme.

Qu'il en résultât certains excès et quelque partialité dans les jugements musicaux, voilà qui est inévitable. Du moins alors, il y avait un état d'esprit régnant, défini, puissant; une sorte de foi collective, une âme commune. Grâce à quoi, les auditeurs rassemblés dans une salle n'étaient pas un agglomérat informe, une foule amorphe, un troupeau sans "force morale". Oui, ils étaient un public, c'est-à-dire "une volonté".

* * *

Un seul mot, un mot d'aujourd'hui, fera sentir combien le public d'alors différait du snob actuel, où abondent le snob, le nouveau riche et le mercanti engraissé. Aujourd'hui, quel est le mot usuel, inévitable, quand une musique n'a pas déplu! On entend dire: "c'est amusant". Et les gens le disent, d'ailleurs, avec lassitude et condescendance... Jadis, personne n'aurait employé un tel mot, qui sert à tout: un meuble est amusant, une forme de robe est amusante, la couleur acidulée d'un tableau est amusante, un accord qui grince est amusant.

Tout est amusant... Mais chaque auditeur a l'air morne. Il désirerait bien s'amuser, se fuir lui-même. Mais il ne sait pas ce qui lui plait. Il n'a ni amour, ni haine, aucune conviction, aucune aspiration précise. Et, disons-le: peu de culture. Mais il veut être amuse; il veut passer pour connaisseur d'avant-garde. Les nouveautés même les plus cocasses, il les supporte, il les recherche,et quand il s'y est bien ennuyé, il déclare: "C'est amusant!..." Pourquoi? Parce qu'il a peur de passer pour un sot. De fait, dans tout cela, il n'y a que lui d'amusant. Et encore!...

Le bon auditeur est celui qui apporte, dans son commerce avec la musique, un coeur attentif, réceptif, prêt à l'amour. Un vrai public est l'ensemble de tels auditeurs que réunit, que magnétise une aspiration collective.

Les bons auditeurs s'ignorent les uns les autres. Sauf quelques étudiants çà et là, sauf quelques élèves d'un même maître ou d'une même école d'art, ils n'ont pas l'occasion de communiquer les uns les autres. Et ainsi, bien qu'ils portent en eux les éléments qui pourraient constituer un bon état d'esprit général, ils ne peuvent pas les réunir et les fortifier, les vivifier par la réunion. Faute de cet état d'âme commun, nous avons une poussière de public, mais non un vrai public.

Adolphe BOSCHOT.

(Extrait de "Chez les Musiciens", Plon, éditeur).

Les persécutions des catholiques au pays des Soviets

Le journal *Reets Pospolite* publie une information d'après laquelle, malgré l'affirmation contraire de Tchitcherine, il est établi que vingt-huit évêques et plus de mille prêtres ont été condamnés à mort.

L'archevêque de Voronèje a été jeté dans une marmite d'eau bouillante; l'évêque de Perm a eu les yeux arrachés. Un grand nombre de prêtres ont été assommés, des objets sacrés ont été pillés. Plusieurs églises ont été transformées en théâtres et cinémas.

Le gouvernement polonais a adressé au gouvernement des soviets à ce sujet une note d'énergique protestation contre la confiscation des objets précieux sacrés et d'une façon générale contre toute la politique soviétique à l'égard de l'Eglise catholique. En s'appuyant sur l'article 7 du traité de paix conclu à Riga, le gouvernement polonais exige du gouvernement des Soviets de ne pas appliquer le décret sur la confiscation des biens d'églises pour ce qui touche les communautés religieuses catholiques comprenant des citoyens polonais.

CENTENAIRE DE SAINT-CESAIRE

PROGRAMME DES FETES DU SEPT SEPTEMBRE PROCHAIN.

Saint-Césaire, 26. — Voici le programme détaillé des fêtes qui marqueront le centenaire de Saint-Césaire le sept septembre prochain.

A 8 h. 30—Réception des invités à la gare, à 9 h. 30, messe solennelle célébrée par Dom Pacôme, abbé mitré à la Trappe d'Oka. Sermon par l'abbé Noiseux, curé de St-Liboire;

11 heures—Inauguration du monument à l'abbé J.-A. Provençal. Présentation par le notaire J.-A. Nadeau, réponses par: Mgr Bernard, de St-Hyacinthe; L.-P. Brodeur, juge de la Cour suprême, Dom Pacôme, Nap. Garceau, avocat;

1 heure—Banquet à la salle des Forestiers, présidents conjoints: Dr C.-A. Bernard, maire du village, et Wilfrid Neveu, maire de la paroisse;

Discours: par Mgr de St-Hyacinthe, René Morin, abbé André Dubreuil, Pierre Dussault, notaire, Edmond Robert, Emile Arès, Chs Meunier;

3 heures—Balle au champ sur le terrain du collège;

7 heures—Concert de chansons canadiennes en plein air;

8 heures 30—Séance dans la salle du collège; le soir illumination du village.

Les corps de musique du collège St-Césaire et du patronage de St-Hyacinthe sont chargés de la partie musicale.

Tous les anciens de St-Césaire sont invités à ces fêtes du centenaire, le sept septembre prochain.



Aux Imprimeurs



¶ Nous sommes en mesure de faire de la composition sur machine monotype pour imprimeries à des prix raisonnables.

L'IMPRIMERIE POPULAIRE LIMITEE
43, rue St-Vincent - - MONTRÉAL

Aux Détenteurs des Bons de la Victoire du Canada, à 5 ans et à 5½ pour cent d'intérêt

Émis en 1917 et échéant le 1er décembre 1922

OFFRE DE CONVERSION

LE MINISTRE DES FINANCES offre aux détenteurs de ces bons, qui désirent continuer leurs placements sous la garantie du Dominion du Canada, le privilège d'échanger à l'échéance les bons de l'une et de l'autre catégories portant intérêt de 5½ pour cent, payable semestriellement:

(a) Les bons de cinq ans, datés du 1er novembre 1922, échéant le 1er novembre 1927.

(b) Les bons de 10 ans, datés du 1er novembre 1922, échéant le 1er novembre 1932.

Tandis que les bons échéants rapporteront de l'intérêt jusqu'au 1er décembre 1922, les nouveaux bons commenceront à produire de l'intérêt à partir du 1er novembre 1922, CE QUI DONNERA UNE BONIFICATION D'UN MOIS ENTIER D'INTÉRÊT À CEUX QUI PROFITERONT DU PRIVILÈGE DE LA CONVERSION.

Cette offre est faite seulement aux détenteurs de bons arrivant à échéance et non pas à d'autres prêteurs. Les bons à émettre en vertu de cette proposition seront virtuellement de même nature que ceux échéants, sauf que l'exemption de taxe ne sera pas appliquée à la nouvelle émission.

Les détenteurs des bons échéants, qui désirent profiter de ce privilège de conversion, devraient porter leurs bons, LE PLUS TÔT POSSIBLE, MAIS NON PAS PLUS TARD QUE LE 30 SEPTEMBRE, à une succursale de toute banque chartrée au Canada, afin d'en recevoir en échange, pour les bons remis, un reçu officiel contenant une promesse de distribution de bons correspondants de la nouvelle émission.

Les détenteurs des bons échéants pleinement enregistrés, dont l'intérêt est payable par chèques émis à Ottawa, recevront, le 1er décembre, comme à l'ordinaire, leurs chèques d'intérêt. Les détenteurs de bons à coupons détacheront et retiendront le dernier coupon non échu, avant de remettre le bon lui-même pour être converti.

Les bons remis seront envoyés par les banques au ministère des Finances, Ottawa, où ils seront échangés contre des bons de la nouvelle émission, sous forme de bons pleinement enregistrés, ou de bons à coupons enregistrés, ou de bons à coupons au porteur, avec intérêt payable le 1er mai et le 1er novembre de chaque année, pendant la durée de l'emprunt. Le paiement du premier intérêt se fera le 1er mai 1923, et les bons de la nouvelle émission seront transmis aux banques pour distribution immédiate après la réception des bons remis.

Les bons de l'émission arrivant à échéance, qui n'ont pas été convertis en vertu de cette proposition, seront acquittés le 1er décembre 1922.

Daté à Ottawa, le 8 août 1922.

W. S. FIELDING,
Ministre des Finances.

TOUTES LES DERNIÈRES NOUVELLES DU SAMEDI

LE NATIONALISTE

Service télégraphique exclusif de la Presse Associée. Fils spéciaux avec Ottawa et Québec.

IRREGULIERS CAPTURES

Les troupes de l'Etat libre ont fait douze prisonniers parmi leurs adversaires.

DUBLIN, 26 (S. P. A.). — Un détachement des troupes nationales à l'oeuvre dans la région Ballaghaderreen du comté de Mayo sous les ordres du commandant colonel McCabe a capturé douze irréguliers, des armes et deux automobiles. Ces détails sont donnés dans un communiqué officiel.

Au nombre des prisonniers se trouvaient deux des chefs des irréguliers dans Mayo-est.

Le communiqué ajoute que le lieutenant McCormack, qui a été tué dans une embuscade, hier, à Glasson, près d'Athlone, a été fusillé de sang-froid pendant qu'il mettait des bandages à un camarade blessé.

LA BAISSE CROISSANTE DU MARK INQUIÈTE L'ALLEMAGNE

Ebert a présidé, ce matin, une séance importante pour remédier à la crise économique.

BERLIN, 26 (S. P. A.). — La crise économique qui sévit en plusieurs parties de l'Allemagne menace de s'accentuer par suite de la baisse toujours croissante de la valeur du mark. La situation embarrasse considérablement le gouvernement.

Voulant remédier à la situation, le conseil des ministres s'est réuni aujourd'hui et a étudié des mesures d'urgence. Le président de la République, herr Ebert, a présidé la séance.

Les premiers ministres des diverses provinces allemandes ont été invitées à venir à eBrlin pour discuter lundi avec les membres du gouvernement central.

NAUFRAGE DANS LA BAIE DE QUIBERON

Un gros cuirassé français a sombré au large de Saint-Nazaire.

BREST, FRANCE, 26 (S. P. A.). — Le dreadnought français *France* a chaviré et est en train de sombrer dans dix brasses d'eau dans la baie de Quiberon, après avoir heurté un rocher. Le nombre des pertes de vie n'est pas encore connu.

Ce navire avait été construit en 1912. Il jaugeait normalement 23,120 tonnes. Il mesurait 54 pieds de longueur et 88½ de largeur. Son personnel régulier était de 1,108 officiers et matelots.

La baie de Quiberon est située à quarante milles au nord-ouest de Saint-Nazaire. En 1759, la flotte franaise y fut vaincue par l'amiral Hawke.

L'ouverture de la rue Sherbrooke-est

L'inauguration officielle du pont de la rue Sherbrooke-est devant avoir lieu bientôt, M. l'échevin Trépanier s'est informé, vendredi après-midi, des intentions du comité exécutif au sujet de l'ouverture de la rue Sherbrooke-est. Nous attendons, lui a répondu M. l'échevin Brodeur, de pouvoir conclure un accord avec les religieuses de l'asile Saint-Jean-de-Dieu, avant de prendre une décision définitive. Celles-ci, dit-il, demandent d'être indemnisées contre tous dégâts possibles à la suite du percement d'un tunnel, mais tant qu'elles n'auront pas formulé des conditions explicites, le comité exécutif est d'avis que l'on doit suspendre l'ouverture de la rue.

M. l'échevin Quintal prétend que le comité exécutif, depuis qu'il est entré en fonctions a fixé de façon arbitraire le salaire de certains employés municipaux, et cela sans consulter le conseil. Interpellé à ce sujet, M. l'échevin Brodeur a admis qu'à l'occasion des changements de grades, le salaire de quelques employés a pu être augmenté, mais que les autres employés municipaux continuent de toucher les salaires qui leur ont été consentis sous l'ancien régime.

M. James Cox chez Lloyd George

Londres, 26.—Le premier ministre Lloyd George a reçu à dîner aujourd'hui M. James Cox, ancien candidat démocrate à la présidence des Etats-Unis.

Valise volée

Le détective Gursky a arrêté, vendredi soir, à l'hôtel Russell, un individu qui avait pris une valise estimée à $150, dans une automobile. Ladite valise appartient, croit-on, à un millionnaire nommé Bryan.

Mort subite

Ottawa, 26.— (S.P.C.).—Henri Laflamme, ancien soldat, est mort subitement hier soir en prenant son souper dans un restaurant de Hull. Il était sous traitement dans un des hôpitaux d'Ottawa.

L'exposition de Toronto

Toronto, 26.— (S.P.C.).—La 44e exposition annuelle de la **Canadian National Exhibition Association** s'est ouverte aujourd'hui. Des milliers de spectateurs ont envahi les terrains. La température est idéale.

Le lieutenant-gouverneur Harry Cockshutt a présidé la cérémonie d'inauguration de l'exposition, la plus grande en Amérique, a-t-il dit.

A part l'étalage des produits agricoles, il y a divers spectacles entre autres un "pageant" de fête hindoue.

Incendie à Calais

Calais, France, 26.—(S.P.A.).—Un incendie a éclaté dans les hangars et les entrepôts de Calais, hier soir. Un instant, les flammes ont menacé de causer de grands dégâts. Le feu a été éteint cependant avant d'atteindre les dix mille gallons de rhum appartenant à l'armée anglaise. Si cet entrepôt eût pris feu, les explosions eussent dégénéré en véritable catastrophe.

Les accusations portées par la "G. W. V. A."

Ottawa, 26. — La Commission royale, qui fait une enquête sur les accusations portées par la G. W. V. A. contre la Commission des pensions, a continué de siéger, hier. M. Gordon Henderson, avocat de cette dernière commission, a déclaré, hier après-midi, que l'Association des vétérans n'avait pu prouver qu'il y avait eu conspiration, d'aucune manière, de la part de la part de la Commission des pensions. M. Henderson a fait cette déclaration comme il était à contre-interroger M. C.-G. MacNeil, secrétaire fédéral de la G. W. V. A., au sujet des listes de vétérans pensionnés, qui ont été produites à l'enquête. Plusieurs autres témoins ont été entendus. L'enquête se poursuit.

L'auto qui tue

Pierre Mallette, 55 ans, de Chateauguay, est mort à l'hôpital Notre-Dame, hier après-midi, quelques heures après y être entré. Il a déclaré dans son agonie, qu'il avait été frappé par une automobile au coin des rues McCord et Notre-Dame. L'automobiliste a profité de ce que personne ne le voyait et a filé laissant sa victime sur le pavé. Un passant l'a recueilli et l'a fait transporter à l'hôpital. Mallette avait plusieurs côtes fracturées et de graves blessures internes.

Démission et nomination

M. Frank Scott, vice-président et trésorier du Grand-Tronc, vient de démissionner après avoir été quarante-quatre ans au service de cette compagnie. La démission de M. Scott a été acceptée à une assemblée du bureau de direction, tenue hier, aux bureaux de la rue McGill; elle datera du premier septembre. M. James-A. Yates, qui était depuis plusieurs années l'assistant de M. Scott, a été nommé trésorier. M. Yates est à l'emploi de la compagnie du Grand-Tronc depuis 1891.

Pour de l'opium

Le recorder Semple a condamné hier, Patrick Williams trouvé coupable d'avoir été trouvé en possession d'opium, à $500 d'amende et aux frais ou à six mois de prison.

Williams avait huit livres d'opium lorsqu'il a été arrêté et s'en allait la livrer à un individu maintenant coffré.

Le "Montclare" est dans le port

CE NOUVEAU PAQUEBOT DU PACIFIQUE CANADIEN A FAIT SA PREMIÈRE TRAVERSEE DE L'ATLANTIQUE. — LUXE ET CONFORT—

Le "Montclare" de la compagnie du Pacifique Canadien, est arrivé à Montréal samedi soir, venant de Liverpool avec 520 passagers de cabine et 299 de troisième classe. Ce nouveau paquebot qui en est à sa première traversée de l'Atlantique, a été construit aux chantiers maritimes de John Brown et Cie, Clydebankm Ecosse. Il a été baptisé par lady Brown, épouse de sir George McLaren Brown, gérant de la compagnie du Pacifique Canadien en Europe.

Ce navire, conforme aux exigences de la compagnie Lloyd, est classé dans la catégorie 100A, et il est mû par des machines à turbine du modèle le plus récent. Il mesure 556 pieds de la poupe à la proue par 70 pieds de largeur et 51 pieds de profondeur. Son tonnage est de 16,413 tonnes et sa vitesse de 17 noeuds.

Le "Montclare", comme les navires de son type, le "Montcalm" et le "Montrose", ne comporte qu'une seule classe de passagers de cabine, il peut en loger 620, en plus de 1,550 passagers d'entrepont.

Comme le "Minnedosa", le "Melita" et le "Metagama", ce navire emploie le pétrole comme combustible et son accommodation est exactement semblable à celle qui existe à bord des fameux "Empress".

Le chauffage à l'huile, dit-on, permet de réaliser une importante économie tant en ce qui concerne le nombre des chauffeurs que l'usure des chaudières. Ce système supprime complètement les soutiers (stokers) et permet surtout une production énorme de vapeur sans une grande augmentation de chaleur dans la chambre de chauffe. De plus, il n'y a pas de cendres à jeter à la mer.

Les navires *Montclare*, *Montcalm* et *Montrose* ajoutent tout près de 50,000 tonnes à la flotte du C.P.R.

Voici ci-dessous les tonnages des navires de la flotte du Pacifique sur l'Atlantique:

Empress of France, 18,500 tonnes.
Empress of Britain, 15,850 tonnes.
Empress of Scotland, 25,000 tonnes.
Empress of India, 17,100 tonnes.
Minnedosa, 14,000 tonnes.
Melita, 14 000 tonnes.
Metagama, 12,600 tonnes.
Victorian, 11,000 tonnes.
Tunisian, 10,600 tonnes.
Corsican, 11,500 tonnes.
Sicilian, 7,350 tonnes.
Montréal, 9,500 tonnes.

La même compagnie a aussi sur l'Atlantique toute une flottille de cargos comme le *Batsford*, le *Collingbroke*, le *Bothwell*, le *Bothsworth*, etc., etc.

Ajoutons que la compagnie du Pacifique Canadien détient le record de vitesse pour les voyages entre le Canada et l'Asie.

Jeudi le 31 une réception sera donnée à bord du nouveau navire du Pacifique Canadien le "Montclare" qui sera au quai de la compagnie, près du hangar no 7 en bas de la rue St-Sulpice.

La réception aura lieu à midi et demi, jeudi prochain.

En plus d'une visite complète du nouveau navie et d'un lunch, il y aura divers discours par des officiers de la compagnie du C. P. R.

AUTRES ARRIVAGES

Le "Regina," de la compagnie White-Star Dominion, venant de Liverpool avec près de mille passagers, était attendu à Québec samedi après-midi et sera à Montréal vers les dix heures dimanche avant-midi.

Le "Cassandra," de la ligne Anchor-Donaldson, est attendu à Québec dimanche matin et à Montréal le soir du même jour ou lundi matin. Ses passagers sont au nombre de 216 dans les cabines et de 267 en troisième classe.

NAVIRE DE GUERRE FRANCAIS

L'aviso français la *"Ville d'Ys"*, dont nous avons eu la visite l'an dernier, reviendra de nouveau à Montréal le 2 septembre prochain.

Ce navire, qui mouillera au quai Victoria, pourra être visité par le public jusqu'au 7 septembre, jour de son départ. Comme on le sait, la *"Ville d'Ys"* fait partie de l'escadre de guerre française du nord de l'Atlantique. Le capitaine de frégate H. Touguet en a le commandement, ayant succédé, il y a quelques mois, au capitaine J. de Ruffi de Pontevès, qui a été nommé comme attaché naval de l'ambassade française à Londres.

MOUVEMENTS DES NAVIRES

Le *"Saturnia"*, de la ligne Anchor-Donaldson, est parti de Glasgow vendredi à destination de Montréal, via Moville, avec 222 passagers de cabine et 220 de troisième classe.

Le *Montrose*, de la compagnie du Pacifique Canadien, est parti de Liverpool vendredi à destination de Montréal.

Le *Victorian*, de la même compagnie, venant de Montréal, était attendu à Liverpool samedi.

L'*Empress of Russia*, de la même compagnie, est attendu à Vancouver au cours de la journée de lundi, venant de Hong-Kong et Yokohama.

ARRIVAGES A NEW-YORK

Attendus le 26 août, la *France*, parti du Havre le 19 août; le *Scythia*, parti de Liverpool le 16 août; l'*America*, parti de Brême le 15 août.

Attendu le 27 août, le *Baltic*, parti de Liverpool le 19 août.

Attendu le 29 août, le *Tuscania*, parti de Glasgow le 19 août.

Attendus le 30 août *Pres. Polk*, parti de Londres le 19 août; le *Saxonia*, parti d'Hambourg le 19 août; le *Minnekhada*, parti d'Hambourg le 19 août; l'*Olympic*, parti de Southampton le 23 août.

Attendus le 31 août, *La Touraine*, parti du Havre le 2 août; le *President Pierce*, parti de Brême le 22 août.

Attendus le 2 septembre, le *Reliance*, parti de Hambourg, le 22 août; le *Samaria*, parti de Liverpool, le 23 août.

Attendu le 4 septembre, le *President Arthur*, parti de Brême le 22 août.

NAVIRES DANS LE PORT

Trente-trois navires de catégories diverses étaient samedi dans notre port, dont voici les noms:

Canadian Raider, de la marine du gouvernement, section 43.
Canadian Cruiser, de la marine du gouvernement, au quai Vickers.
Mina Brea, Imperial Oil Co. section 101.
Canadian Trooper, de la marine du gouvernement, hangar 5.
Canadian Commander, de la marine marchande du gouvernement, section 19.
Dront, McLean Kennedy, Ltd., section 101.
Middlemoor, Walford Shipping, Co., section 7.
Bratland, Elder, Dempster and Co., section 5.
Manoa, Canada S. S. Lines, hangar 18.
Oxoman, White Star-Dominion, hangar 6.
Canadian Trapper, de la marine du gouvernement, section 43.
Pikepool, Walford Shipping Co., section 6.

ARRIVAGES D'HIER

Hardanger, McLean, Kennedy ltd, section 6.
Bolingbroke, Pacifique Canadien hangar no 9.
Tarantia, Robt. Reford Co., hangar no 5.
Redbridge, Thos Harling and Son, section 98.

Une confédération de mutualités

BUT DE LA SOCIETE QUI OUVRIRA SON CONGRES, LUNDI, A L'HOTEL WINDSOR.

Le congrès des sociétés mutualistes qui s'ouvre lundi à Montréal revêt une importance particulière par le grand nombre de membres qu'elles représentent. Ces diverses sociétés mutualistes qui fleurissent partout représentent en effet dix millions de personnes.

Aussi la ville de Montréal s'est-elle spécialement mise en frais pour recevoir dignement les délégues d'une si vaste armée de 96 sociétés.

Le congrès sera présidé par M. Henri Roy, membre de la Société des Artisans Canadiens-Français.

Le but de cette association est essentiellement la protection du foyer. Elles aident les ménages à sortir des difficultés qui les assaillent et qui causent presque toujours les désastres et les troubles sociaux. Moyennant une contribution modique, le foyer se trouve à l'abri de l'imprévu qui se présente sous la forme de la maladie, des accidents, de la mort, etc. Au moment où la famille se trouve dans le plus pressant besoin, où elle ne *peut plus contribuer au bien de la* société mutualiste, celle-ci vient à son secours et lui fournit de quoi sortir de l'impasse et se remettre à flots. La société mutualiste permet aux pauvres gens incapables de payer de gros montants pour des assurances régulières de se pourvoir quand même aussi avantageusement en vue de l'avenir. Elle accorde à ses membres des facilités de paiement proportionnées à leur situation respective.

Les dix millions de membres que ces sociétés comptent maintenant parlent plus éloquemment que tous les discours pour rétablir leur raison d'être. Jusqu'ici, elles ont payé des miliards aux veuves ou aux malades et l'an dernier plus de cent millions de dollars. Ces sociétés ont en plus l'immense avantage de developper chez la masse l'esprit de fraternité, de charité chrétienne, et de coopération qui tend trop aujourd'hui à disparaitre.

Parmi les nombreuses sociétés qui seront représentées au congrès on remarque la société des Artisans Canadiens-français, de Montréal, l'Alliance Nationale, la *Ladies Catholic Benevolent Assoctation*, de Erié, les chevaliers de Colomb, etc.

LES RECEPTIONS

Les délégués seront l'objet de diverses réceptions organisées par la Société des Artisans Canadiens-français. Les dames seront reçues, lundi, à l'hôtel Windsor, à cinq heures de l'après-midi et les messieurs le seront mardi au Mess des officiers du Mount Royal Rifles, 501, avenue Henri-Julien. Le comité de réception qui recevra les membres masculins de la convention est composé des membres des sociétés suivantes: La Société des Artisans Canadiens-français, la Catholic Mutual Benefit Association; l'Association Canado-américaine; Independent Order of Foresters; Canadian Order of Chosen Friends; Les Macchabées; Royal Arcanum; Women's Benefit Association of the Macchabees.

Mercredi, la ville de Montréal donnera une réception officielle en l'honneur des délégués, à 1 heure et demie de l'après-midi. On leur fera visiter la ville dans des tramways spéciaux, qui partiront de l'hôtel Windsor et se rendront au quai de Lachine. A 5 heures, il y aura une excursion à bord du Steamer "Empress" qui sautera les rapides de Lachine et fera le tour du port. Il y aura à bord des rafraichissements, de la musique, etc. Le retour aura lieu à 9 heures.

Les comités de réception pour les dames et les hommes sont respectivement présidés par Mme et M. Rodolphe Bédard, ce dernier président de la Société des Artisans Canadiens-français.

Les étaux des marchés publics

LA LOCATION EN EST SUJETTE AUX DISPOSITIONS D'UN REGLEMENT MUNICIPAL ADOPTE DEPUIS UNE VINGTAINE D'ANNEES MAIS QUI VIENT A PEINE D'ETRE CODIFIE.

La location des étaux dans les marchés publics de la ville de Montréal est sujette aux dispositions bien précises d'un règlement, concernant les marchés, adopté le 26 janvier 1903, mais codifié depuis le 1er juillet 1922 seulement. Il est intéressant de connaitre les dispositions de ce règlement. Nous reproduisons tous les paragraphes de l'article intitulé "Locataires d'étaux, etc., dans les marchés":

"Sec. 30. — La Commission des Marchés fixera, par résolution, le prix et les termes de paiement du loyer qui sera payé pour les étaux, places, glacières, caves et boutiques dans les marchés aux viandes et aux provisions, mais ladite commission ne pourra accorder aucune réduction de loyer sans la sanction du conseil de ville.

"Sec. 31. — Ladite commission déterminera aussi la forme des baux, mais nul bail ne sera ait pour plus d'un an et les locataires devront s'ngager à ne vendre ni épiceries ni conserves en boites dans lesdits marchés.

"Sec. 32. — Tous les baux seront faits pour un an seulement, de mai à mai, et avant le 15 février, chaque année, le surintendant des marchés devra soumettre à la Commission un rapport donnant les noms des locataires qui désirent renouveler leurs baux et devra aussi déclarer si tels baux doivent être renouvelés pour l'année suivante et à quelles conditions tels renouvellements doivent être faits. La Commission, si elle le juge opportun, pourra, par simple résolution, augmenter le prix du loyer et faire d'autres changements dans le nouveau bail.

"Sec. 33. Lorsque la Commission aura décider de louer un étal, le locataire devra signer son bail sous huit jours d'avis; à défaut de quoi, l'étal sera considéré comme vacant et le surintendant des marchés fera savoir, conformément à la section 34 du présent règlement, que ledit étal est à louer.

"Sec. 34. Les étaux, places, glacières, caves et boutiques qui n'auront pas été loués le 15 février seront mis en location par le surintendant des marchés au moyen d'une affiche posée sur lesdits étaux, places, glacières, caves et boutiques. Les offres de location seront adressées à la Commission des Marchés sous pli cacheté et ladite Commission aura le pouvoir de les rejeter ou de les accepter.

"Mais les étaux ainsi loués pourront être transférés par simple résolution de la Commission des Marchés, dans le cas où le locataire mourrait dans le cours de l'année ou qu'il voudrait renoncer à son commerce.

(Telle que remplacée par le règlement No 396).

"Sec. 35. La Commission des Marchés pourra, pour cause valable, résilier tout bail en donnant au locataire trois mois d'avis par écrit à cet effet, et dans ce cas, ledit locataire n'aura droit de demander ou de recevoir aucune compensation pour le terme non expiré de son bail.

"Sec. 36. Il est défendu à tout locataire d'un étal, place, glacière, cave ou boutique, de le sous-louer directement ou indirectement, en tout ou en partie, ou de permettre qu'il soit occupé par une autre personne que lui-même, ou de prendre un associé sans le consentement par écrit de ladite Commission.

"Sec. 37. Il est défendu de faire ou de faire faire aucun changement, modification ou addition aux étaux, places, caves, boutiques et magasins desdits marchés sans en avoir, au préalable, obtenu la permission écrite de la Commission des marchés, et sans avoir payé les frais de ces changements, modifications ou additions, lesquels resteront la propriété de la ville.

"Sec. 38. La violation par le locataire de quelque condition stipulée dans son bail aura pour effet d'annuler immédiatement ledit bail et de lui faire perdre la possession des lieux loués.

"Sec. 39. Tout locataire d'un étal ou d'une place dans ou sur lesdits marchés doit se munir de balances et poids et mesures des dimensions voulues et estampés d'après la loi; mais il est défendu à tel locataire de s'en servir pour d'autres personnes, et toutes telles balances seront ajustées de façon à ce que quand elles seront en équilibre, il y ait une distance d'au moins trois pouces entre le fond de chaque plateau et la surface de la table ou du comptoir au-dessus duquel elles seront suspendues.

"Sec. 40. Tout boucher occupant un étal dans quelqu'un desdits marchés le tiendra en tout temps propre et en bon ordre; il grattera et lavera ses billots et outils autant de fois qu'il sera nécessaire, afin qu'il n'y reste ni sang ni saletés.

"Sec. 41. Nul boucher ou autre personne n'obstruera en aucune façon ou n'embarrassera le passage entre les étaux dans quelqu'un desdits marchés, en laissant vis-à-vis de son étal des têtes ou des peaux d'animaux, des bancs ou des cuvettes ou autre chose et nul boucher ne suspendra ou n'accrochera de la viande à son étal dans quelqu'un desdits marchés de façon à empiéter de plus de quinze pouces sur le passage, ou ne suspendra ou n'accrochera de la viande au-dessus dudit passage.

"Sec. 42. Tout locataire d'un des magasins extérieurs des marchés pourra occuper un espace de trois pieds de largeur en face de son magasin pour la vente de fruits sauvages seulement, en payant 25 cents pour chaque jour qu'il occupera tel espace.

"Sec. 43. Il est défendu à tout boucher, locataire d'un étal dans aucun des marchés aux viandes, d'y tenir ou garder aucun déchet, viande ou autre matière qui est corrompue, ou aucune autre matière ou autre chose quelconque qui répand une odeur infecte, ou de les déposer ou jeter ou de permettre qu'ils soient déposés ou jetés dans ou sur quelque passage desdits marchés ou dans la rue.

"Sec. 44. Il n'est pas permis aux bouchers ou autres personnes qui vendent dans quelqu'un desdits marchés d'y amener des chiens, ou de les laisser entrer ou se réfugier dans l'étal ou la place qu'ils occupent dans tels marchés.

"Sec. 45. Il est défendu aux bouchers et à toutes autres personnes d'apporter sur quelqu'un desdits marchés du suif ou des peaux crues, à l'exception, toutefois, du suif de rognons et des peaux d'agneaux et de veaux.

"Sec. 46. — Toutes les fois que le locataire d'un étal, place ou cave dans quelqu'un desdits marchés, abandonnera pour une cause quelconque ou cessera ou négligera d'occuper ledit étal, place ou cave, pendant l'espace de trois jours consécutifs, ou qu'il négligera ou refusera de payer son loyer pendant l'espace de trois jours, ou qu'il négligera ou refusera de se conformer à quelque règlement établi pour le bon ordre et la propreté desdits marchés, ledit étal, place ou cave reviendra *ipso facto* à la cité, et sera mis en location de la manière indiquée à l'article 34 du présent règlement.

"Sec. 47. — Tous les locataires desdits marchés ou toutes personnes qui y font du commerce ou qui les fréquentent, obéiront, en tout ce qui concernera la paix, l'ordre, l'administration et la régie desdits marchés, aux ordres et instruction du surintendant ou de ses représentants. Et, sur une plainte qui lui sera faite qu'un locataire tient une mauvaise conduite ou refuse de se conformer aux règlements établis pour le maintien de la paix et du bon ordre sur les marchés, la Commission des Marchés pourra annuler le bail de tel locataire."

UNE ECHAUFFOUREE AU HAVRE

Grévistes et militaires sont venus aux prises, hier soir — Plusieurs blessés.

LE HAVRE, 26 (S. P. A.). — Grévistes, hommes de police et militaires sont venus aux prises ici, hier soir. Les grévistes ont provoqué les policiers en leur lançant des pierres. Les gendarmes à cheval et la cavalerie régulière ont chargé les agresseurs et les ont fait se disperser.

Un policier, un détective secret et dix gendarmes ont été blessés pendant l'escarmouche.

UNE INTERVIEW DE TROTZKY

Le ministre de la guerre en Russie dit que le calme règne dans son pays — Réduction de l'armée.

MOSCOU, 26 (S. P. A.). — Trotzky, le ministre de la guerre des soviets, a bien voulu se laisser interroger par une quinzaine de correspondants de journaux étrangers, sur la politique intérieure et extérieure de la Russie.

Le copain de Lenine a commencé par dire que la tranquillité règne actuellement en Russie, que le premier ministre peut aisément prendre le repos qui lui a été prescrit, que la Russie a réduit son armée à un effectif de 800,000 hommes et qu'elle est toute disposée à participer à toute conférence sur le désarmement pourvu que cette conférence offre des garanties de succès.

Trotzky a dit aussi que, si la France envahissait la région de la Ruhr et entrait de nouveau en guerre avec l'Allemagne, et que, si par le jeu des alliances la Pologne se rangeait activement du côté de la France, la Russie ne pourrait probablement pas s'abstenir de soutenir l'Allemagne contre la France et la Pologne.

Intellectuels proscrits

Moscou, 26 (S.P.A.)— Le gouvernement soviétique vient de proscrire quinze cents intellectuels qu'il accuse d'agissements contre-révolutionnaires clandestins ou simplement d'hostilité sourde au régime des soviets. Ces gens ont été traduits devant les tribunaux politiques de Moscou les tribunaux polisemaine dernière. On leur a demandé ce qu'ils pensaient du régime prolétarien. Les chefs communistes n'ont pas jugé leurs réponses satisfaisantes.

Parmi les nouveaux exilés se trouvent des avocats, des professeurs et même des fonctionnaires.

L'Ouest demande encore des moissonneurs

Winnipeg, 26. — Le major L.-F. Howard, surintendant dans l'est du service de l'emploi du Canada a annoncé hier que pour parer à la rareté de la main-d'oeuvre pendant le temps des récoltes dans les provinces de l'ouest du Canada, les compagnies de chemin de fer, coopérant avec le service de l'emploi, ont accordé un délai de dix jours, jusqu'au 2 septembre, pour les excursions de moissonneurs.

D'après un nouveau système qui vient d'être mis en vigueur, les bureaux du service de l'emploi, dans l'Est du Canada, remettront des certificats aux hommes qui veulent aller travailler aux moissons, dans l'Ouest; les compagnies de chemin de fer ne vendront de billets d'excursion, à prix réduit, que sur présentation de ce certificat.

Le prolongement de la période des excursions à prix réduit sera d'un grand secours aux fermiers de l'Ouest à ceux du Manitoba surtout, où l'on a besoin encore de 4,000 moissonneurs. Le major Howard croit qu'un certain nombre de mineurs en grève de la Nouvelle-Ecosse ne demanderont pas mieux que de profiter de l'occasion pour aller aider aux travaux de la moisson dans les provinces de l'Ouest.

LA FONDATION D'UN TROISIÈME PARTI

ON PARLE D'UN MOUVEMENT POLITIQUE PUISSANT QUI SE FORMERAIT AUX ETATS-UNIS.

Washington, 26. (S.P.C.) — On parle aux Etats-Unis de la fondation d'un nouveau et formidable troisième parti, mais comme il en a été question souvent depuis 1912, alors que Théodore Roosevelt était à la tête du parti progressiste et faillit reconquérir la présidence, on n'est pas encore bien disposé à croire dans le monde politique que la troisième organisation verra le jour. Cependant, le mécontentement contre l'administration républicaine actuelle et contre l'administration démocrate des huit années de pouvoir de M. Wilson a poussé un imposant nombre d'électeurs à demander la création d'un troisième parti.

Dernièrement, le sénateur Borah, de l'Idaho, républicain à tendances indépendantes, a reçu un grand nombre de lettres provenant de toutes les parties du pays le priant de se mettre à la tête d'un nouveau parti. M. Borah n'a pas donné une réponse encourageante à ses amis. Il dit qu'il n'a pas encore été saisi par la passion d'arriver à la présidence. Toutefois il tâte le terrain et suit de près les événements. Il parait que certains des partisans les plus influents de Roosevelt en 1912 sont prêts à travailler à la formation d'un troisième parti, à y consacrer leur temps et leur argent.

Le fardeau des impôts, l'insuccès ou le mauvais vouloir du Congrès et de l'administration à réduire les dépenses, le ressentiment des fermiers contre la politique de déflation du Bureau de la réserve fédérale et contre les taux élevés du transport des marchandises et le mécontentement de la masse contre la loi tarifaire sont autant d'arguments qui serviraient à lancer le nouveau parti. Il est sûr que si Roosevelt vivait il rallierait une forte armée d'électeurs qui croient que les deux anciens partis sont à la merci des gros intérêts. Trouverait-on un autre chef?

Guillaume II serait fiancé

Londres, 26, (S.P.A.) — L'ancien empereur Guillaume est fiancé à la veuve d'un aristocrate allemand, d'après le *Times*. On dit que le mariage aura lieu l'hiver prochain.

Population de Hamilton

Hamilton, Ontario, 26 (S.P.A.)— La population de la ville de Hamilton est de 120,243 et son évaluation de $141,000,000 soit une augmentation de 2,000 dans sa population et de $5,000,000 dans son évaluation.

L'élection de Rupert

Winnipeg, 26 (S.P.C.) — On annonce que l'élection provinciale dans Rupert aura lieu le 2 octobre et que les candidats seront nommés le 13 septembre. Cette élection manitobaine n'a pu avoir lieu en même temps que les autres en juillet. On dit que M. Black, trésorier de la province, va briguer les suffrages. Son adversaire serait l'ancien député, M. Johnson Morrison.

Départ pour Paris

Le docteur et Madame Paul Letondal se sont embarqués ce matin pour l'Europe à bord de l'*Andania*. Le docteur Letondal, qui a obtenu une bourse d'études du gouvernement provincial, fera un stage de deux ans à Paris. Il étudiera les maladies des enfants.

L'information politique inédite, l'article politique indépendant, le commentaire fondé sur les faits, l'examen de toutes choses au point de vue de l'intérêt public: tel est le programme, telles sont les principales préoccupations du Devoir.